



HAL
open science

Découvertes exceptionnelles dans l'église de Saramon (Gers): la renaissance d'un monument majeur de la 2^e moitié du XI^e siècle

Christophe Balagna

► **To cite this version:**

Christophe Balagna. Découvertes exceptionnelles dans l'église de Saramon (Gers): la renaissance d'un monument majeur de la 2^e moitié du XI^e siècle. Actes de la 4^e journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Simorre (2015), p. 5-61, 2016, 979-10-93438-04-7. hal-02426081

HAL Id: hal-02426081

<https://hal.science/hal-02426081>

Submitted on 3 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Découvertes exceptionnelles dans l'église de Saramon (Gers) : la renaissance d'un monument majeur de la 2^e moitié du XI^e siècle

par Christophe BALAGNA

On pourrait *a priori* penser que l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul¹ de Saramon n'a pas beaucoup attiré la curiosité des chercheurs. Pour celui qui s'intéresserait à l'édifice, le premier réflexe serait d'ouvrir l'ouvrage, pas encore totalement dépassé, consacré à la Gascogne romane, dans la collection *La Nuit des Temps*, chez Zodiaque². L'auteur, l'abbé Jean Cabanot, a décidé de ne consacrer qu'une courte notice à l'ancienne abbatale, partiellement romane, un peu gothique et très transformée au XIX^e siècle. Une fois la lecture terminée, on reste partagé sur l'intérêt scientifique de l'édifice.

On doit alors consulter la thèse de Jean Cabanot, publiée en 1987, dans laquelle l'auteur accorde à l'édifice un peu plus d'importance, en raison de son architecture complexe³. Avant lui, à la fin des années 60 et au début des années 70, Paul Mesplé avait été le premier à faire l'étude architecturale et décorative d'un monument qu'on pressent alors moins ordinaire qu'il n'y paraît⁴. Paul Mesplé avait notamment montré tout l'intérêt d'une construction riche en vestiges romans, mais défigurée par des restaurations et des transformations réalisées au cours des siècles. Depuis, l'église a été régulièrement citée dans des travaux universitaires souvent plus généraux, sans que de nouveaux éléments historiques ou artistiques n'autorisent à envisager d'inédites pistes de travail⁵.

Mais, depuis 2014, la restauration et l'aménagement par la commune de la tour accolée à l'abside de l'église ont révélé un exceptionnel ensemble roman dans lequel se conjuguent trois supports, architecture, sculpture et peinture, offrant des vestiges d'un immense intérêt mais non exempts de questions et d'interrogations.

¹ Il s'agit du vocable actuel. La paroisse a pour patrons saint Victor et sainte Couronne, martyrs. Nous verrons que le lien avec saint Victor est important pour la suite de notre étude. L'ancienne abbatale semble avoir été dédiée à saint Pierre et à saint Victor.

² Jean Cabanot, *Gascogne romane*, La-Pierre-qui-Vire, 1978, 2^e édition, 1992, p. 41-42.

³ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, 1987.

⁴ Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatale de Saramon », dans *B.S.A.G.*, 1968, p. 5-20 ; « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, p. 75-130.

⁵ Christophe Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse de doctorat Nouveau Régime, Université de Toulouse-Jean-Jaurès, 2000 ; Nelly Pousthomis, *De la pierre à l'histoire : contribution à l'archéologie médiévale en Midi toulousain*, thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université de Toulouse-Jean-Jaurès, 2002 ; Marie-Geneviève Colin, *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées, IV^e-X^e siècles*, Archéologie du Midi médiéval, Supplément n°5, Carcassonne, 2008 ; Nicolas Guinaudeau, *Fortifications seigneuriales et résidences aristocratiques gasconnes dans l'ancien comté d'Astarac entre le X^e et le XVI^e siècles*, thèse de doctorat Nouveau Régime, Université de Bordeaux III, 2012.

Une histoire mal connue :

La commune de Saramon se trouve dans la partie orientale du département actuel du Gers, au cœur d'un triangle dont les sommets seraient Gimont, Lombez et Seissan, à 26 kilomètres au sud-est de la ville d'Auch. Il s'agit d'un gros bourg, chef-lieu de canton, dont les origines sont obscures⁶. L'histoire démarre véritablement à l'époque carolingienne, en tout cas d'après les historiens modernes et contemporains qui se sont penchés sur la petite cité⁷. En effet, en 817, l'empereur Louis le Pieux donne à l'abbaye de Sorèze des domaines⁸ situés autour de Saramon, dont le nom n'apparaît pas encore. Il semble qu'il existe, sur place, deux églises, l'une dédiée à saint Jean et l'autre à la Vierge, dont l'une ou l'autre est peut-être à l'origine d'un prieuré rattaché à l'abbaye de Sorèze. Un siècle plus tard, en 904, l'abbaye tarnaise, détruite par les Sarrasins, vendit le prieuré de Saramon au comte Garsie, pour la somme de mille sous, afin de reconstruire son église incendiée⁹. Ce modeste prieuré installé au cœur de la Gascogne centrale est nommé *Cella Monulphi*, ce qu'on pourrait traduire par « communauté monastique dirigée par *Monulphus* ». L'expression semble avoir donné plus tard le nom de Saramon. On peut donc penser que cet établissement monastique fut fondé entre 817 et 904¹⁰. Dans l'acte de 904, une clause prévoyait que Saramon reviendrait à Sorèze à la mort du comte.

En fait, d'après dom Brugères, il fallut attendre 980 ou 981 pour que l'établissement religieux gascon revienne dans le giron de Sorèze. On peut alors penser qu'il s'agit véritablement de l'acte de naissance du monastère bénédictin passé du statut de prieuré à celui d'abbaye. Mais, pour Renée Mussot-Goulard et d'autres chercheurs, et contrairement à ce que disait dom Brugères, il faut rajeunir la date de cette fondation, le frère du comte Guillaume d'Astarac, Odon, et d'autres témoins mentionnés dans la chartre n'étant attestés que vers 1030¹¹. Odon, fils du comte Arnaud II, devint d'ailleurs un personnage important, un ancien moine de l'abbaye bénédictine de Simorre promu archevêque d'Auch. C'est lui qui semble avoir restauré vers 1025-1032 le monastère de Saramon en tant que possession familiale. L'abbaye, qui aurait donc été refondée par les comtes d'Astarac, est dédiée à saint Pierre¹². Dans le courant du siècle, l'abbaye de Sorèze tente de faire valoir ses droits sur Saramon, semble-t-il sans succès. Vers 1070, l'abbé de Sorèze, Raymond, nomme un certain Guilhem

⁶ Au sujet des origines de Saramon, du contexte géographique, naturel, de l'occupation du sol, on lira avec attention l'ouvrage collectif, *Histoire de Saramon et de son canton*, Samatan, 1996 ainsi que Pierre Fronty, Jacques Guignier et Serge Théron, « Saramon », dans *Les Communes du département du Gers, tome 1, l'arrondissement d'Auch*, Société Archéologique du Gers, 2003, p. 366-372.

⁷ Les sources manuscrites et imprimées autour de Saramon sont relativement peu nombreuses. On consultera surtout, aux Archives Départementales du Gers, le dossier archéologique qui concerne la commune, l'enquête diocésaine de 1840, arrondissement de Lombez, f° 209, et principalement les *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, de Dom Louis-Clément de Brugères, Toulouse, 1746, dans lesquelles l'auteur a inséré huit chartes se rapportant à la fondation de l'établissement religieux. Pour le XIX^e siècle, on lira avec plus ou moins de profit J.-J. Cénac-Moncaut, *Voyage archéologique et historique dans les anciens comtés d'Astarac et de Pardiac*, Paris, Mirande, 1857 ; F. Cassassoles, *Histoire de la ville de Saramon*, Auch, 1862 ; F. Canéto, *Les églises romanes de Gascogne*, Auch, 1871 ; Pour le XX^e siècle, en dehors des ouvrages déjà mentionnés, on lira avec intérêt Renée Mussot-Goulard, *Les Princes de Gascogne 768-1070*, CTR, Marsolan, 1982.

Françoise Bagnéris, « Saramon, ancienne abbaye : église Saint-Pierre-et-Saint-Paul », dans *Anciennes abbayes en Midi-Pyrénées, des solitudes habitées*, ouvrage en collaboration, Toulouse, 1989, p. 264-265, évoque elle aussi les maigres vestiges médiévaux encore perceptibles. En dernier lieu, on consultera la mise au point et l'inventaire du patrimoine bâti réalisé par Anaïs Comet, en février 2012, consultable sur le site internet de l'Inventaire Midi-Pyrénées.

⁸ En dernier lieu, Nelly Pousthomis, *De la pierre à l'histoire : contribution à l'archéologie médiévale en midi toulousain*, ouvr. cit., p. 49. Les sources manuscrites font l'inventaire de 7 villae, 5 églises, un moulin à eau, des bâtiments, des esclaves.

⁹ Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », art. cit., p. 5 ; G. Loubès, « La fondation. Le Moyen Âge », dans *Histoire de Saramon et de son canton*, ouvr. cit., p. 30-33.

¹⁰ Il ne reste rien de l'édifice construit à cette époque mis à part quelques éléments très parcellaires appartenant à l'époque antique ou tardo-antique ayant pu en faire partie. Pour plus de précisions, Marie-Geneviève Colin, *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées, IV^e-X^e siècles*, ouvr. cit., p. 109-111 et notice n° 296.

¹¹ Renée Mussot-Goulard, *Princes de Gascogne 768-1070*, ouvr. cit., p. 42-43 ; G. Loubès, « La fondation. Le Moyen Âge », ouvr. cit., p. 34-35.

¹² En fait, il est possible que le prieuré fondé par Sorèze ait perduré, en tant que tel, jusqu'au XIV^e siècle. En effet, ce n'est qu'en 1330 que le prieuré devint abbaye. Nelly Pousthomis, *De la pierre à l'histoire : contribution à l'archéologie médiévale en Midi toulousain*, ouvr. cit., p. 50.

abbé de Saramon. C'est l'époque vers laquelle Sorèze remet la main sur Saramon, par une donation du comte Sanche I^{er}. En 1119, l'abbaye de Sorèze devient un prieuré clunisien dépendant de Moissac. L'abbé de Saramon, Arnaud (1090-1119), est témoin de cette affiliation¹³. Nous ne savons que peu de choses concernant le XII^e siècle. On signale seulement qu'en 1140, l'abbé de Saramon, accusé de simonie, fut déposé.

Il semble que ce soit dans les premières décennies du XII^e siècle que la ville de Saramon se développe autour de l'abbaye¹⁴. En 1145, la ville et le monastère semblent avoir échappé au saccage mené par le baron de Marestaing, en lutte contre le comte d'Astarac¹⁵. Cet événement a-t-il eu un impact sur le monastère et son église ? C'est bien difficile à dire... Nous ne savons rien de plus sur l'histoire de l'abbaye de Saramon au cours du Moyen Age, à l'exception de la mention de la reconstruction du cloître en 1315¹⁶. Au vu de la disposition du bâti, on peut envisager que le village s'est d'abord développé au nord de l'abbaye¹⁷. En effet, la partie située au sud de l'église accueillait les bâtiments monastiques. La ville était protégée par des tours et des fossés. Au XVII^e siècle, elle est dite « enceinte de murailles¹⁸ ».

Grâce à l'étude réalisée par Anaïs Comet, il est aujourd'hui plus facile de comprendre la morphologie du bourg de Saramon et son lien avec l'abbaye disparue¹⁹. Tout d'abord, le village a commencé de se développer au nord de l'abbaye, puis, progressivement, à l'ouest et à l'est de celle-ci. Justement, à l'est de l'église abbatiale se situait une zone appelée « le château », ou *castet*²⁰. Entre la ville et l'abbaye, au nord de celle-ci, se trouvaient des fossés formant la limite méridionale de la petite ville. Le quartier du *castet* était, lui aussi, ceint de fossés. Il était donc séparé de l'abbaye située à l'ouest²¹. Cette organisation topographique était sans doute visible à la fin du Moyen Age, comme semble le montrer le portail oriental de l'église, de style gothique tardif, vraisemblablement réalisé à la fin du XV^e siècle ou au tout début du siècle suivant²². Après la guerre de Cent Ans, ce portail a dû constituer une entrée principale à l'église réservée aux fidèles, et ce, depuis le quartier du *castet*, ainsi que depuis le village²³.

Nous sommes donc en présence d'un bourg monastique qui est né et s'est développé autour d'une abbaye antérieure. A. Comet évoque l'hypothèse d'un développement du village en trois

¹³ Dom Louis-Clément de Brugères, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, ouvr. cit., p. 274.

¹⁴ *Idem*, p. 35-37. Il faut avouer que les renseignements fournis par dom Brugères sont assez confus. Je renvoie donc à l'étude de l'abbé Loubès qui, bien que partielle, a néanmoins le mérite de faire le point sur nos connaissances actuelles ainsi qu'à l'inventaire mené par Anaïs Comet, *Le bourg de Saramon*, Inventaire thématique du patrimoine bâti, Inventaire Midi-Pyrénées, février 2012.

¹⁵ D'après dom Louis-Clément de Brugères, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, ouvr. cit., p. 278-279, la ville et l'abbaye auraient été sauvées par le paiement d'une rançon de 100 sous.

¹⁶ Dom Louis-Clément de Brugères, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, ouvr. cit., p. 282.

¹⁷ Nous pouvons utiliser ici l'expression de « bourg monastique ». Nelly Pousthomis, *De la pierre à l'histoire : contribution à l'archéologie médiévale en Midi toulousain*, ouvr. cit.

¹⁸ Anaïs Comet, *Le bourg de Saramon*, Inventaire thématique du patrimoine bâti, Inventaire Midi-Pyrénées, février 2012, p. 4.

¹⁹ *Idem*, p. 3-13.

²⁰ Pour N. Pousthomis, *De la pierre à l'histoire : contribution à l'archéologie médiévale en Midi toulousain*, ouvr. cit., p. 147, le terme de *castet* serait à prendre au sens large et renverrait ici à l'ensemble du bourg. On parlerait donc de village fortifié.

²¹ On se référera notamment aux pièces graphiques réalisées par A. Comet.

²² Le portail a été percé dans le mur est du bras nord du transept, à l'arrière de l'absidiole accolée à l'abside d'axe. Constitué, dans sa partie centrale, d'un arc déprimé reposant sur deux colonnettes prismatiques, ce portail est surmonté d'un arc légèrement en accolade terminé par un fleuron. Sur les côtés, deux pinacles à fleurons équilibrent la composition. Ils reposent sur deux consoles prismatiques qui accueillent aussi l'archivolte de l'arc en accolade. Le claveau central de l'arc déprimé est décoré d'un cœur tenu par deux personnages. Le tout est surmonté d'un décor aujourd'hui très abîmé. Les deux personnages ont été soigneusement représentés puisque sont visibles, lorsqu'on se place sous l'arc, leurs jambes, leurs pieds ainsi qu'une grande partie de leur vêtement. Leur position est ondulante et tout en mouvement. Ce sont peut-être deux anges. Il est difficile de l'affirmer car ce morceau de sculpture est très abîmé. De même le cœur qu'ils soutiennent était peut-être armorié. Tout cela est aujourd'hui bien difficile à dire. En revanche, la date de réalisation semble concerner la fin du XV^e siècle ou le début du XVI^e siècle.

²³ A. Comet, *Le bourg de Saramon*, étude citée, p. 6. Cela signifie aussi que l'absidiole intérieure nord a perdu sa fonction religieuse. Pour le prouver, il suffit de rappeler la présence dans l'angle droit de l'entrée à l'absidiole, depuis l'extérieur, d'une colonne antique, servant de bénitier. F. Cassassoles signale qu'elle fut exhumée près de l'abbaye.

phases : une première occupation du sol au nord de l'abbaye au XII^e siècle ; un agrandissement du village au nord-ouest de ce dernier aux XIII^e et XIV^e siècles, enfin une extension du village à l'est de l'abbaye aux XIV^e et XV^e siècles, au *castet*²⁴. Quoiqu'il en soit, la zone de l'abbaye, avec l'église au nord et les bâtiments monastiques situés au sud autour d'un cloître, ne semble pas avoir été transformée avant les XVII^e et XVIII^e siècles et notamment les conséquences de la Révolution²⁵.

Un monument très transformé au cours des siècles :

L'ancienne église abbatiale, aujourd'hui paroissiale, présente désormais un visage qui est le fruit des restaurations du XIX^e siècle. Ces dernières consistent principalement en l'ajout d'un clocher-porche occidental (Fig. 1) et de chapelles latérales construites au nord et au sud de la nef primitive (Fig. 1 et 2). En effet, jusqu'au milieu du XIX^e siècle environ, l'église de Saramon se composait d'une nef à vaisseau unique, sans doute charpentée, d'un transept saillant aux bras charpentés, peut-être inégaux dès l'origine²⁶ - celui du nord donnant sur deux absidioles orientées, celui du sud sur une seule chapelle - et d'une large et profonde abside polygonale, également charpentée, terminée par une construction rectangulaire, appelée « tour Saint-Victor » (Fig. 3). Au cours des époques médiévale et moderne, l'église a fait l'objet de quelques transformations : à la fin du XV^e siècle, l'absidiole intérieure nord a vu son mur oriental disparaître au profit d'un beau portail de style gothique final (Fig. 4)²⁷, plus tard, la façade occidentale de l'église est précédée d'une construction vaguement carrée disposée côté sud. C'est ainsi que l'entrée principale à l'église se trouve déplacée au sud et protégée par un porche. Tous ces éléments apparaissent sur un plan de 1847 qui donne l'état ancien de l'église avant transformations²⁸ (Fig. 5).

En effet, dans la première moitié du XIX^e siècle, on signale à plusieurs reprises l'état sanitaire préoccupant de l'édifice, on envisage de nombreuses restaurations mais rien n'est entrepris²⁹. En 1853, pendant la messe de 10h, une partie de la fausse voûte en bois se détache et blesse deux paroissiens. Dès l'année suivante, en date du 24 avril 1854, on lance toute une série de travaux de restauration et d'agrandissement : construction de quatre chapelles latérales, réfection du lambris formant voûte, construction d'une façade néo-romane, restauration de l'ancienne tour située au chevet de l'église, reconstruction de la sacristie³⁰. L'ancienne tour, dont il sera question plus loin, devient le nouveau clocher de l'église.

D'autres travaux auront lieu dans les années 1875-1878, réalisés par l'architecte Gentil : en effet, en 1871, le mur de façade est dit « sur le point de s'écrouler » et en 1873, des travaux sont en cours du fait d'une toiture à l'état déplorable³¹. La nef, les chapelles, les bras de transept et l'abside sont alors surmontés d'une fausse voûte d'ogives en briques rendue possible grâce à la surélévation

²⁴ A. Comet évoque ici deux hypothèses séduisantes : la première concerne la mise en défense de la tour Saint-Victor à la fin du Moyen Age, dans une zone peut-être exposée et donc à défendre ; la seconde concerne l'existence d'un fort villageois à l'emplacement du *castet*.

²⁵ N. Pousthomis, *De la pierre à l'histoire : contribution à l'archéologie médiévale en Midi toulousain*, ouvr. cit., p. 147, rappelle que d'après certains auteurs, l'abbaye était vaste et occupait un espace d'environ 100 m de côté sur ses faces est, sud, et ouest. Il semble que les espaces non lotis (jardins, vergers, ...) étaient plus importants en superficie que les bâtiments. Il est aujourd'hui bien difficile de vérifier cette assertion.

²⁶ Nous reviendrons plus loin sur la forme de ce transept.

²⁷ Christophe Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, ouvr. cit. Comme signalé plus haut, on peut penser qu'au moment du percement du portail gothique, l'entrée ouest à l'église fut plus ou moins abandonnée au profit de cette dernière.

²⁸ Archives Départementales du Gers, série O, commune de Saramon. Au moment de réaliser cette étude, je n'ai pas pu consulter ce dossier, en cours de classement. Le plan de 1847 est à droite, sur la planche.

²⁹ A. D. G., série V. 361. En 1847, l'architecte diocésain réalise un devis dans lequel il présente l'édifice « en délabrement complet, sans aucun élément valable ».

³⁰ Idem, le procès-verbal de réception des travaux est signé en 1858. Signalons que la sacristie bénéficia d'aménagements en 1888.

³¹ Idem.

des murs gouttereaux³². De plus, contre la façade occidentale, on a construit un clocher-porche surmonté d'une flèche et la tour orientale est décorée de créneaux et de mâchicoulis, ce qui lui donne un aspect militaire qu'elle n'a peut-être jamais eu. Notons également que le portail gothique oriental est précédé d'un porche. Enfin, l'absidiole sud, modifiée et agrandie, est devenue une sacristie. On peut alors faire référence au plan dressé par l'abbé Cabanot en 1987 (Fig. 6)³³.

Un plan et une élévation complexes :

Revenons d'ailleurs sur le plan de l'église. En effet, la structure du bâtiment devrait nous aider à y voir un peu plus clair en ce qui concerne la chronologie de la construction. Il y a en fait deux lectures différentes. Pour certains, l'église cachée sous les restaurations et les ajouts du XIX^e siècle serait du XI^e siècle³⁴ et pour d'autres, le monument serait du XII^e siècle³⁵.

Il faut, à mon avis, privilégier le XI^e siècle, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, par la présence d'une nef à vaisseau unique, charpentée, d'environ 11 m de large qui ne possédait, en tout cas jusqu'aux travaux du XIX^e siècle, ni contreforts extérieurs, ni supports internes. Cette absence d'articulation paraît favoriser une appartenance au XI^e siècle, comme cela se voit ailleurs en Gascogne centrale. On peut citer, à titre d'exemples, les églises Saint-Laurent d'Aignan³⁶, Saint-Jean-Baptiste de Couloumé³⁷, l'ancienne abbatale Saint-Pierre de Tasque³⁸, l'église Saint-Mamet de Peyrusse-Grande³⁹, et pour la Bigorre voisine, l'église Saint-Orens de Larreule⁴⁰. Bien entendu, on pourrait citer beaucoup d'autres édifices, souvent modestes, mais je m'en tiens ici à des monuments qui semblent contemporains de l'église de Saramon, qui ont des dimensions comparables et dont le mode de construction est plus ou moins similaire. Notons que si la nef à trois vaisseaux est également visible dans d'autres constructions régionales, la nef à vaisseau unique est très souvent utilisée, notamment dans des édifices accueillant une communauté monastique⁴¹.

Cette nef devait être éclairée par des fenêtres situées assez haut dans les murs gouttereaux, sans doute sous la charpente, mais cela n'est plus visible aujourd'hui, du fait de la reconstruction du XIX^e siècle (Fig. 7). De même, les murs ayant été recouverts à l'intérieur et à l'extérieur, il n'est plus possible aujourd'hui de faire une étude des maçonneries de cette nef. On peut néanmoins imaginer que les matériaux qui la composent sont les mêmes que ceux que nous retrouvons à l'est, comme nous le verrons plus loin. A l'intérieur comme à l'extérieur, nul décor ne venait, semble-t-il, rehausser ce long et large vaisseau. L'absence de colonnes ou de pilastres empêchait toute organisation décorative à partir de chapiteaux, d'impostes sculptées, comme si la simplicité devait présider à cet espace dédié

³² La voûte du bras nord du transept, appelé à la fin du XIX^e siècle chapelle du Sacré-Cœur, date peut-être de l'extrême fin du siècle. Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », art. cit., p. 10.

³³ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 245.

³⁴ Je pense notamment à Paul Mesplé et à Jean Cabanot.

³⁵ C'est le cas pour Anaïs Comet et Nicolas Guinaudeau.

³⁶ Christophe Balagna, « Les parties romanes de l'église Saint-Laurent d'Aignan (Gers) », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXXI, 2011, p. 61-82.

³⁷ Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 31.

³⁸ Marcel Durliat, « Tasque », dans *Congrès archéologique de France, Gascogne, 1970*, Paris, 1970, p. 55-66. Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 270-276.

³⁹ Marcel Durliat, « Tasque », ouvr. cit., p. 55-66. Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 48-53 ; *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 227-229, notamment.

⁴⁰ Jacques Gardelles, « Saint-Orens de Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et en Gascogne », dans *Bulletin monumental*, 1971, p. 229-240 ; Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 61-63 ; *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 209-212, notamment. Nous reviendrons plus loin sur ce remarquable édifice.

⁴¹ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 33-34. Pour expliquer ce choix, l'auteur parle notamment du « refus de rompre l'unanimité chaleureuse des cérémonies liturgiques en fragmentant les assemblées par la multiplication des supports qu'exige le parti basilical ». Plus loin, il évoque « l'image de traditionalisme, sinon de conservatisme » de ces édifices du XI^e siècle. On peut aussi imaginer que la nef à vaisseau unique charpentée devait tout à fait correspondre à l'accueil d'une communauté restreinte de laïques, même si l'abbaye se trouve installée au cœur d'un ensemble urbain qui va se développer au cours des siècles du Moyen Âge. Nous verrons également plus loin que cette idée d'une inertie artistique doit être tempérée par le caractère exceptionnel de la partie orientale de l'église.

à l'accueil des fidèles. En revanche, nous allons voir que la partie orientale de l'édifice laisse une place relativement plus grande à l'ornement.

Venons-en au transept qui pose un certain nombre de questions. A l'heure actuelle, il se compose de deux bras dissymétriques qui ne semblent pas être reliés par une quelconque croisée régulière. En effet, s'il existe bien deux arcs d'encadrement nord et sud, il n'existe pas d'arcs est et ouest. Avait-on affaire à deux bras placés plus bas que la nef ? Si c'est le cas, on pourrait alors parler d'un « transept bas », comme à Saint-Orens de Larreule, justement⁴². Pourtant, il ne semble pas qu'il y ait une grande différence de hauteur entre les bras et la nef du XI^e siècle. J'en veux pour preuve le décrochement horizontal du mur de l'abside polygonale, qui, au nord et au sud, doit correspondre à la surélévation du XIX^e siècle (Fig. 3). On peut donc imaginer que les fenêtres de l'abside sont à peu près à leur hauteur primitive. Elles ont été seulement agrandies lors des campagnes de restauration du XIX^e siècle⁴³.

Le transept interroge également à cause de ses bras irréguliers. Si le bras nord est encore étudiable (plan, élévation, matériaux), le bras sud est lui moins facile à examiner car ses murs intérieurs et extérieurs sont entièrement cachés. Deux hypothèses s'offrent à nous : soit le bras sud a toujours été moins large que le bras nord, soit il a été modifié. Essayons d'y voir plus clair. Si le bras sud a été amputé, cela a dû se faire avant le XIX^e siècle, d'une part avant les travaux du milieu du siècle et d'autre part avant 1825. En effet, les plans de l'église de 1842 et de 1847 représentent le bras sud tel que nous le connaissons depuis cette époque (Fig. 5) et le plan cadastral de 1825 tient lui aussi compte de cette « situation⁴⁴ ». Si l'on peut donc envisager que la transformation du bras sud du transept a pu intervenir avant 1825, il est tout de même très difficile d'assigner une date possible à cet événement.

Donc, restons sur la première hypothèse et essayons d'imaginer que le bras sud du transept a toujours donné sur une seule absidiole orientée, identique à celles situées du côté nord, quoique moins profonde. Elle était à double profil et voûtée en cul-de-four, si l'on en croit le plan de 1842 et les vestiges encore en place. Ce n'est donc que dans les années qui suivirent que la chapelle fut en partie détruite pour devenir une sacristie (Fig. 8). Que reste-t-il, à l'extérieur, de cette absidiole ? Principalement le mur situé entre les deux contreforts de briques qui est, à mon avis, d'origine jusqu'au décrochement horizontal. Les deux contreforts, les deux fenêtres méridionales et tout le reste de la construction appartiennent au XIX^e siècle. A l'intérieur, il reste peu de choses, mais elles sont très intéressantes. Il s'agit, à l'ouest, dans un placard (Fig. 9), des vestiges de l'arc triomphal de ce sanctuaire qui reposait sur deux impostes, celle de gauche, ou côté sud, constituée d'une baguette torsadée placée au-dessus d'une série de billettes (Fig. 10)⁴⁵, celle de droite, ou côté nord, présentant pour tout décor que la seule baguette (Fig. 11)⁴⁶. En tout cas, cela signifie qu'une ornementation sculptée, même modeste accompagnait l'arc d'entrée de l'absidiole.

Pourtant, l'examen des murs extérieurs laisse planer un certain doute sur la validité de cette première hypothèse : les deux fenêtres actuelles du bras sud paraissent du XIX^e siècle et ne correspondent en rien à l'élévation nord du bras nord, dans laquelle les deux fenêtres sont remplacées par un oculus en briques, d'ailleurs muré, sans doute depuis la mise en place d'un retable contre ce mur nord, à l'intérieur du bras (Fig. 12)⁴⁷. De plus, le petit massif de fondation situé à la base du mur de l'absidiole sud encore visible n'est pas au même niveau que celui des parties du XIX^e siècle, ce qui est normal, mais il ne correspond pas non plus à quelque chose du côté du bras de transept. J'avoue

⁴² Jacques Gardelles, « Saint-Orens de Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et en Gascogne », art. cit., p. 232-233.

⁴³ Si c'est le cas, l'agrandissement des baies s'est fait avant la construction du porche qui donne accès, à l'est, au portail gothique. En effet, l'arc du porche vient mordre sur l'encadrement de la fenêtre de l'abside, du côté droit (Fig. 22).

⁴⁴ A. Comet, *Le bourg de Saramon*, étude citée, p. 16, notamment.

⁴⁵ Bien entendu, on ne peut faire qu'une observation partielle de ce décor.

⁴⁶ Les billettes ont-elles été bûchées ?

⁴⁷ Bien entendu, cette remarque ne constitue pas un argument scientifique très probant mais je désire tout de même faire percevoir cette différence flagrante entre les deux élévations. On peut d'ailleurs imaginer que le mur nord du bras nord du transept a longtemps été aveugle, en tout cas jusqu'au percement de l'oculus de briques, sans doute à la fin du Moyen Age ou à l'époque moderne, avant d'être muré au moment de la mise en place du retable.

que ce n'est pas non plus un argument de grand poids. Enfin, j'ai l'impression que la partie supérieure de l'angle de droite du bras sud a été reprise en pierre de taille, peut-être lors des travaux du XIX^e siècle, de même que dans la partie inférieure de cet angle, où les briques paraissent dominer (Fig. 13).

Et si le bras sud du transept de l'abbatiale avait été plus large, par exemple de dimensions comparables, voire identiques avec le bras nord ? Il est vrai que cette hypothèse n'a été retenue ni par Paul Mesplé⁴⁸, ni par Jean Cabanot⁴⁹, auteurs, jusqu'ici, des études les plus précises et les plus rigoureuses sur l'église de Saramon. Seuls les auteurs plus anciens avaient imaginé cette possibilité⁵⁰. Si tel était le cas, quelle pourrait être la cause de cette amputation ? La guerre de Cent Ans ? Les guerres de Religion ? La Révolution ? Faut-il remonter jusqu'au saccage causé par le baron de Marestaing en 1145 ? Loin de moi l'idée de proposer une explication aussi artificielle mais j'avoue que l'hypothèse d'un transept aux bras identiques est séduisante, notamment par le fait qu'au plan topographique, rien ne semble interdire la construction, côté sud, d'un bras de transept aussi large que celui qui se trouve au nord de l'abbatiale. Seul l'examen des maçonneries de ce bras méridional pourra lever ces incertitudes...

Si le caractère très séduisant et éminemment (trop ?) cartésien de cette hypothèse s'avérait recevable, on aurait donc ainsi un grand transept saillant, large, charpenté et inarticulé, comme la nef, ouvrant, au nord et au sud, sur deux séries de deux absidioles orientées, comme le montrent les chapelles encore conservées à l'est du bras nord⁵¹. Avant d'aller plus avant, restons concentrés sur les vestiges encore en place : les deux chapelles orientées du bras nord du transept sont accolées l'une à l'autre, celle de l'intérieur étant elle-même greffée contre le mur nord de l'abside, dont elle est séparée par un mur très épais. Malgré les mutilations, remarquons que ces deux sanctuaires sont voûtés en cul-de-four, tout du moins en partie, et qu'ils sont à double profil, ce qui est, à nouveau, un indice pour une datation haute en faveur du XI^e siècle. En effet, le XI^e siècle est riche en chapelles et sanctuaires à double profil : citons, par exemple, et pour la Gascogne, les églises de Castillon-Massas et de Coutens⁵², plutôt modestes, et surtout un édifice exceptionnel, l'église Saint-Mamet de Peyrusse-Grande⁵³. Comment expliquer ce choix ? S'agit-il de rappeler les formes de certains sanctuaires des époques passées ? Désire-t-on copier les grands monuments contemporains dans lesquels on utilise aussi les chapelles à profils complexes ? Est-ce l'indice d'un mimétisme à l'égard des chœurs à chapelles échelonnées qui, à l'instar de Cluny II, proposent des sanctuaires à double profil ? Peut-être s'agit-il tout simplement d'un choix dicté par la volonté de voûter ces chapelles et donc d'offrir aux murs extérieurs une solidité à toute épreuve...

Examinons en détail ces deux chapelles : l'absidiole extérieure est bien liée avec le bras nord du transept et semble donc être contemporaine de ce dernier (Fig. 14). En revanche, je pense que la partie supérieure de cette chapelle à fond plat est le fruit d'un exhaussement postérieur, au vu de l'aspect très différent de la maçonnerie de cette partie-là et de sa qualité plus médiocre (Fig. 15). La fenêtre a également été agrandie, comme d'ailleurs toutes les fenêtres de l'église. Cette chapelle a perdu, peut-être à la fin du Moyen Age, sa fonction religieuse pour celle d'un simple débarras. C'est pourquoi on a construit un mur à l'aplomb de l'arc triomphal, mur simplement percé d'une petite

⁴⁸ Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », dans *B.S.A.G.*, 1968, p. 8-10 ; « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 119.

⁴⁹ Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 41 ; *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 244.

⁵⁰ Par exemple, F. Canéto, *Les églises romanes de Gascogne*, Auch, 1871, p. 111 et note 1.

⁵¹ N'oublions pas de signaler que sur les différents plans dressés depuis le XIX^e siècle, les deux bras de transept présentent tout de même de nombreuses disparités au niveau de leur implantation, de leur orientation, de leurs dimensions...

⁵² Paul Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 116.

⁵³ Marcel Durliat, « L'église de Peyrusse-Grande », ouvr. cit., p. 43-54. Paul Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 117-118. Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 48-53 ; *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 227-229, notamment. Ailleurs, Jean Cabanot avait relevé tout l'intérêt du chœur à double profil de Bougneau (Charente-Maritime), et, plus près de Saramon, des chœurs complexes des églises de Fréançon, de Peyrissas et de Saint-Just de Valcabrière (Haute-Garonne) et la cathédrale de Saint-Lizier (Ariège).

porte⁵⁴. Mais, depuis l'intérieur, le rouleau intérieur de l'arc triomphal est encore en place, de même que les deux impostes sculptées placées à sa base : à gauche, soit côté sud, la partie biseautée est encore décorée de motifs floraux et d'un fruit d'angle mutilé mais encore perceptible (Fig. 16). En face, le décor est mieux conservé et paraît tout à fait comparable (Fig. 17). Si la partie verticale du tailloir est lisse et sans décor, le chanfrein comporte des palmettes dans des encadrements en forme de cœur renversé placées de part et d'autre d'une pomme de pin suspendue à l'angle⁵⁵. Ici aussi, l'arc est en pierre de taille, de même que les montants verticaux et les éléments sculptés. La voûte en cul-de-four est toujours en place.

La chapelle intérieure du bras nord n'est qu'en partie préservée (Fig. 18). L'arc triomphal est à double rouleau, le rouleau intérieur, en plein cintre, reposant, comme pour la chapelle voisine, sur deux impostes encore visibles de part et d'autre de la porte à deux battants qui sépare désormais le bras du transept de l'ancienne absidiole reconvertie en porche d'entrée. À gauche, soit côté nord, le décor associe à nouveau partie verticale lisse, tranche biseautée décorée de damiers, d'un fruit aux deux angles⁵⁶ et d'une tête animale sommairement traitée (petites oreilles pointues, nez légèrement saillant, yeux écarquillés, gueule ouverte, croix gravée sur l'arrière du crâne) (Fig. 19). À droite, l'imposte associe palmettes dressées à la verticale, fruits lisses et pommes de pin (Fig. 20).

Que pouvons-nous dire de ces chapelles orientées ? Tout d'abord, elles semblent contemporaines, qu'elles aient été seulement trois ou peut-être quatre⁵⁷. Les maçonneries des chapelles nord sont les mêmes, elles sont dans la continuité l'une et de l'autre, associant moyen appareil de pierre de taille, notamment pour les chaînages d'angle, petit appareil de pierre de taille et moellons plus ou moins réguliers et arases de briques. Ce sont d'ailleurs les mêmes matériaux que ceux du bras nord du transept, la même disposition qui contribue à donner l'impression d'une vraie unité d'ensemble. On peut donc envisager que le bras nord et ses deux chapelles appartiennent bien à la même campagne de construction⁵⁸. Le décor sculpté intérieur de ces deux chapelles, ainsi que celui de l'absidiole sud reconvertie en sacristie, renforce cette contemporanéité : le décor, peu présent, se concentre néanmoins sur des impostes de même forme et se cantonne à des motifs simples, parfois hérités du passé ou bien symboles d'une certaine modernité : baguette torsadée, chanfrein orné de billettes, de fruits, d'une tête très schématique. Peut-être y a-t-il une légère différence chronologique entre l'absidiole sud, au décor plus dépouillé, et les absidioles nord à l'ornementation relativement plus élaborée, mais il ne faut pas oublier que dans l'absidiole sud le décor est en partie mutilé et caché par les adjonctions. En tout cas, il semble bien que nous soyons ici devant une construction que l'on peut attribuer, semble-t-il sans trop se tromper, à la deuxième moitié du XI^e siècle.

Cette hypothèse d'une chronologie haute s'appuie aussi sur l'abside, malheureusement très transformée au XIX^e siècle (Fig. 21). En effet, la continuité de l'abside avec la nef à vaisseau unique, l'absence de supports intérieurs et la charpente qui a dû exister au-dessus d'elle jusqu'au XIX^e siècle autorisent à penser qu'elle aussi appartient à la campagne du XI^e siècle. De plus, elle présente un plan

⁵⁴ Pour justifier cette hypothèse, on peut s'appuyer sur quelques restes de peintures murales mis au jour à l'intérieur du bras de transept sur le mur construit à l'entrée de la chapelle. Les vestiges peints sont très fragmentaires mais on aperçoit encore deux éléments d'architecture placés côte à côte. Celui de droite est mieux conservé que l'autre : on reconnaît un gable triangulaire, dont les rampants sont ornés de choux, terminé par un fleuron terminal. Il surmonte, semble-t-il, une ouverture au lobe central très effilé. On pourrait y voir une interprétation « picturale » et un peu modifiée du beau portail gothique tardif voisin. Ce décor pourrait donc être contemporain du percement du portail voisin, à la fin du Moyen Âge, au moment où l'on modifie les accès à l'église depuis l'est ainsi que les chapelles latérales nord qui perdent leur destination liturgique primitive.

⁵⁵ Pour Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 83, ce pourrait être une grappe de raisins.

⁵⁶ Côté transept, le fruit est lisse et côté extérieur le fruit semble une pomme de pin.

⁵⁷ Il est possible que l'absidiole sud soit légèrement antérieure à celles du nord car ses dimensions sont différentes, notamment en profondeur, et son décor paraît moins élaboré. Il est difficile de se montrer plus catégorique du fait de l'impossibilité d'examiner les maçonneries restantes.

⁵⁸ Contrairement à Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 73, je ne pense pas que les chapelles aient été rajoutées en cours de remaniement. Au contraire, elles ont bien été prévues dans cette reconstruction du XI^e siècle.

assez original que l'on retrouve néanmoins ailleurs au XI^e siècle. Large et profonde, elle est de forme polygonale, formant un heptagone prolongeant une travée de chœur qui fait corps avec lui et qui correspond à la profondeur des sanctuaires latéraux (Fig. 5 et 6). On pourrait presque parler de chœur à sanctuaires échelonnés même si ce n'est pas exactement cela. On sait toute l'importance de l'architecture de Cluny II dans la diffusion de cette formule architecturale que l'on peut encore apprécier dans les églises du Berry, une région avec laquelle l'église de Saramon offre des correspondances, *a priori* difficiles à expliquer. Nous y reviendrons plus loin. De plus, il faut signaler l'existence, à Saramon, de contreforts d'angle larges et peu profonds, appareillés et dans lesquels ont été percées des fenêtres à l'origine sans décor sculpté⁵⁹.

Justement, des édifices gascons ou méridionaux de la deuxième moitié du XI^e siècle offrent avec l'abside de Saramon des ressemblances non fortuites : la petite église de Belloc-Saint-Clamens, située à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Saramon, possède une abside polygonale, rattachée à une nef unique, dont les angles sont renforcés de contreforts plats percés de fenêtres à colonnettes et chapiteaux⁶⁰ ; l'ancienne abbatale Saint-Pierre de Tasque, aux confins du Gers, de la Bigorre et du Béarn présente, elle aussi, de larges contreforts plats mais venus conforter une abside semi-circulaire⁶¹ ; l'ancienne abbatale Saint-Orens de Larreule, dans la Bigorre proche, possède également des contreforts larges et plats venus renforcer une abside semi-circulaire large et profonde. Ici aussi, les contreforts sont percés de baies⁶². Dans l'actuelle Haute-Garonne, on peut également citer l'église Notre-Dame de Peyrissas, dont l'abside, ovoïde à l'intérieur et polygonale à l'extérieur, se trouve consolidée par des murs en saillie les uns sur les autres, assimilables à des contreforts plats, notamment pour celui de l'axe, plus large que les autres⁶³. Dans ce cadre, on évoquera également l'ancienne cathédrale de Saint-Lizier, dont l'abside, semi-circulaire à l'intérieur et polygonale à l'extérieur, est renforcée dans l'axe par un énorme contrefort plat, appareillé à l'aide de blocs de remploi⁶⁴. Enfin, on pourrait citer d'autres monuments gascons, plus modestes, dans lesquels on trouve des absides, semi-circulaires ou polygonales, renforcées par des contreforts plats, soit seulement dans l'axe, soit autour du sanctuaire⁶⁵.

A Saramon, l'état actuel de l'édifice ne permet plus de voir ces contreforts plats ou ces massifs formant décrochement (Fig. 22). Ceux du nord et du sud ont disparu au XIX^e siècle lors de la construction du porche nord-est et de la sacristie sud et lors de la surélévation de l'église dans les années 1875-1878. Quant au contrefort axial, il est, semble-t-il, remplacé par la tour Saint-Victor dont nous reparlerons plus loin. Heureusement, les plans levés avant le milieu du XIX^e siècle, et notamment celui de 1842, permettent d'évoquer cette disposition primitive du sanctuaire principal (Fig. 5 et 6).

De plus, l'observation des matériaux permet de répondre aux questions que pose l'abside. Sur les maçonneries encore visibles, surtout du côté nord, on remarque une continuité avec le transept et ses chapelles orientées : sous le porche qui précède le portail gothique (Fig. 23) et à la base des deux pans nord-est de l'abside séparés par le contrefort en briques du XIX^e siècle, on retrouve la même utilisation de blocs de calcaire jaune, de calcaire gréseux et de grès rouge-orange, parfois accompagnés de briques disposées en assises horizontales (Fig. 24). Le petit appareil est néanmoins peu présent et les moellons irréguliers abondent. Les briques sont surtout disposées en partie basse, là où les différences de niveau sont importantes. Tout le reste du sanctuaire a été repris au XIX^e siècle. *A priori*, nul décor, qu'il soit sculpté ou peint, ne venait rehausser l'abside.

⁵⁹ Jean Cabanot a justement remarqué que l'ancienne abbatale de Saramon était la seule des grandes églises du XI^e siècle situées dans le sud-ouest de la France à présenter des fenêtres nues. Serait-ce un signe d'ancienneté ?

⁶⁰ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 189-190.

⁶¹ *Idem*, p. 246 et *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 270-276.

⁶² Jacques Gardelles, « Saint-Orens de Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et en Gascogne », art. cit., p. 232-233. Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 209-212 et *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 61-63.

⁶³ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 225-226.

⁶⁴ *Idem*, p. 229-232.

⁶⁵ Paul Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, année 1971, p. 75-130, plus précisément p. 78-79.

Terminons cette première confrontation avec l'ancienne abbatiale par l'énigmatique construction qui la termine à l'est, la tour Saint-Victor (Fig. 25). Tous les auteurs qui se sont intéressés à l'église de Saramon ont remarqué l'étrangeté de cet appendice oriental, tout en s'interrogeant sur son vocable, tout d'abord, sur sa forme, ensuite, sur son emplacement et enfin sur sa fonction ou ses fonctions au cours des siècles.

La tour, car c'est comme cela qu'on l'appelle aujourd'hui, est dédiée à saint Victor qui, avec sainte Couronne et saint Pierre, est l'un des patrons de l'église au Moyen Age. Ce saint Victor est peu connu. Ce n'est pas, semble-t-il, le Victor de Marseille, martyrisé en 303 ou 304, mais Victor de Damas, un soldat martyrisé en Syrie au III^e siècle avec sainte Couronne⁶⁶. Sa fête, le 14 mai, est encore l'objet de nombreuses célébrations, à la fois religieuses et laïques. On peut donc penser que la « tour⁶⁷ » eut, peut-être dès l'origine, une fonction religieuse. Nous y reviendrons plus loin.

Elle présente une forme rectangulaire simplement agrémentée de 2 éléments saillants, les deux contreforts implantés dans les angles orientaux. Ces deux contreforts posent problème car ils n'apparaissent pas sur le plan dressé en 1842, mais ils sont là en 1847. En effet, par leur forme et leur emplacement, ils évoquent des éléments de contrebutement installés à la fin du Moyen Age pour épauler la zone de la tour qui a été exhaussée à cette époque-là. Pourtant, on comprend mal que l'auteur du plan de 1842, l'architecte Debat, ait volontairement omis de représenter les contreforts s'ils étaient déjà en place. Il s'agit donc sans doute de contreforts réalisés entre 1854 et 1858 tels qu'ils avaient été prévus par l'architecte Denat dans le plan qu'il a dressé en 1847 (Fig. 5 et 6). L'aspect « gothique » de ces contreforts apparaît alors tout à fait pertinent dans le projet de transformation de la tour du milieu du XIX^e siècle, dans le style néo-gothique.

Effectivement, entre 1854 et 1858, les travaux effectués à l'église concernent aussi la tour qui est surélevée d'un niveau devant servir de clocher⁶⁸. Cela permet d'expliquer la raison d'être des contreforts d'angle. Cette adjonction, bien dans le goût de l'époque, se trouve couronnée d'éléments pseudo-défensifs : faux mâchicoulis sur consoles saillantes, ouvertures cruciformes évoquant des fenêtres de tir, créneaux et merlons rectangulaires (Fig. 26), réalisés peut-être dans les années 1873-1878. Cette surélévation, en matériaux médiocres à partir des trois fenêtres qui éclairent l'intérieur de la tour au nord, à l'est et au sud, a été faite au-dessus d'un exhaussement, sans doute d'époque gothique, réalisé en briques (Fig. 27). On peut d'ailleurs rajouter qu'avant les travaux entamés dans la 2^e moitié du siècle, la partie inférieure de la « tour » servait de sacristie et on y accédait par une petite porte percée dans le pan oriental de l'abside, derrière l'autel. Puis, lorsqu'on a déplacé la sacristie à l'emplacement de l'absidiole méridionale, la porte a dû perdre sa fonction pratique, même si elle est toujours présente.

Cette partie de la tour a dû être édifiée pour des raisons défensives car le mur oriental est percé d'une meurtrière (Fig. 25), très ébrasée à l'intérieur et formant une sorte de niche surmontée d'un arc en mitre qui est le produit élégant de briques plates posées en encorbellement progressif les unes au-dessus des autres (Fig. 28). L'examen des maçonneries extérieures révèle que cette adjonction en hauteur montait au-delà du toit de l'abside romane puisqu'aujourd'hui ce niveau de briques se confond avec la surélévation de l'abside réalisée au XIX^e siècle (Fig. 22 et 27). On l'a vu, on ne pouvait véritablement accéder à la tour que depuis l'intérieur. Le portail nord actuel ne doit dater que du milieu du XIX^e siècle et devait permettre au sacristain d'accéder au clocher (Fig. 29).

De quand date cette surélévation ? Il est difficile de le dire avec précision mais sans doute d'une période située entre le début du XIV^e siècle et le milieu du XV^e siècle. En effet, le choix de la brique, économique et permettant une mise en œuvre rapide, la meurtrière aux fins défensives, l'impossibilité d'accès à la tour depuis l'extérieur permettent d'imaginer une surélévation en relation avec la guerre de Cent Ans. D'ailleurs, le couronnement en forme d'arc en mitre de la niche qui

⁶⁶ Dom Brugères, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, ouvr. cit., p. 274, signale qu'une relique de ce saint se trouve conservée à Saramon.

⁶⁷ L'emploi volontairement l'expression « tour » avant que, plus loin, on ne voit se révéler la fonction probable de cet *augmentum* lors de sa construction.

⁶⁸ Il semble que la tour ait conservé cette fonction jusqu'aux années 1878 et la construction du clocher-porche occidental.

protège la meurtrière pourrait être en lien avec le retour en grâce de ce motif, d'origine romaine, à la fin du XIII^e siècle, lors de la construction des deux derniers étages du clocher de Saint-Sernin de Toulouse et la diffusion de ce motif dans les nombreux clochers de type toulousain, notamment visibles chez les Mendiants, que l'on va rencontrer dans de multiples constructions régionales, plus particulièrement en Gascogne centrale. Deux autres éléments viennent étayer l'hypothèse d'une construction orientale d'une toute autre destination devenue, à l'époque gothique, tour de défense : tout d'abord, la position de la tour à l'extrémité orientale de l'église, près de la zone de la ville appelée le *castet*, et près de la limite orientale du bourg monastique, juste à côté des fossés qui séparaient l'abbaye de la ville et du *castet*⁶⁹. D'ailleurs, l'unique meurtrière, si c'en est bien une, est percée dans le mur oriental, c'est-à-dire en direction du *castet*, et, au-delà, de l'extérieur de la ville. Ensuite, on peut imaginer que le nouvel accès des habitants de la ville, à la fin du Moyen Age, à travers le mur extérieur de l'absidiole intérieure du bras nord du transept, ait été percé là en accord avec la proximité de la tour de défense. Ainsi, après la guerre de Cent Ans, l'entrée à l'église par la façade occidentale aurait été délaissée au profit de la partie orientale de l'église, peut-être plus facile d'accès depuis la ville et le quartier voisin du *castet*, notamment depuis qu'a été aménagée, plusieurs dizaines d'années auparavant, l'excroissance orientale de l'église en tour de défense.

Si les deux niveaux supérieurs de la « tour » sont donc postérieurs à l'église romane, il n'en va pas de même de son niveau bas qui appartient bien à la 2^e moitié du XI^e siècle. C'est ce que semble révéler l'examen des maçonneries extérieures (Fig. 29). On y retrouve les mêmes matériaux, les mêmes moellons irréguliers parfois accompagnés d'arases de brique, ainsi que l'absence, au premier examen de pierre de taille, en particulier aux angles nord-est et sud-est désormais masqués par les contreforts du XIX^e siècle. Cette élévation se voit sur les murs nord et est, le mur sud étant entièrement masqué par un enduit récent. On peut bien entendu supposer qu'il est construit à la façon des deux autres. Ce rez-de-chaussée de la tour paraît donc homogène sur environ 6 m de hauteur. Ensuite, on passe aux maçonneries de brique de l'époque gothique et enfin, au niveau des fenêtres les plus hautes, à la surélévation du XIX^e siècle (Fig. 30).

Si, dans l'ensemble, les moellons encore irréguliers ont été ordonnés en assises à peu près horizontales comme d'ailleurs dans les autres parties de l'église du XI^e siècle, on aura remarqué, dans la partie supérieure de l'élévation de cette première phase de construction, l'existence d'assises horizontales disposées en arêtes de poissons, selon un schéma bien visible à l'époque antique et surtout encore perceptible dans de nombreux monuments religieux méridionaux du XI^e siècle (Fig. 31). Nous retrouvons des principes de mise en œuvre constructive également visibles dans d'autres grands édifices de la région, comme les anciennes abbatales de Tasque⁷⁰ et de Larreule⁷¹, déjà mentionnées. Malgré la présence d'enduits, on remarque que l'ancrage de la tour et de l'abside se fait par l'intermédiaire d'une assise verticale de pierres de taille de moyen appareil, encore distincte côté nord, derrière la gouttière (Fig. 32). Pour mieux comprendre la liaison entre les deux parties, zone basse de la tour et abside, pour mieux apprécier la succession des différentes campagnes de construction ainsi que la façon dont s'est déroulée la construction de l'église romane du XI^e siècle, il faut désormais se transporter à l'intérieur de la tour qui accueille un véritable trésor archéologique et artistique.

⁶⁹ Anaïs Comet, *Le bourg de Saramon*, étude citée, p. 8-9 et 11-12.

⁷⁰ Marcel Durliat, « Tasque », ouvr. cit., p. 55-66. Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 48-53 ; *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 227-229, notamment.

⁷¹ Jacques Gardelles, « Saint-Orens de Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et en Gascogne », dans *Bulletin Monumental*, 1971, p. 229-240 ; Jean Cabanot, *Gascogne romane*, ouvr. cit., p. 61-63 ; *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 209-212.

Une découverte exceptionnelle à l'intérieur de la tour :

A l'automne 2014, la municipalité de Saramon a décidé de restaurer la tour, dont le toit avait besoin de réparations urgentes, et de la transformer en un espace culturel et lieu d'exposition, sorte d'annexe de l'office de tourisme. Au cours des travaux de restauration, on mit au jour, de manière totalement fortuite, un arc en plein cintre, ses chapiteaux et ses supports placés entre l'abside et la tour (Fig. 33). Au-dessous de l'arc, tout l'espace est occupé par un mur de briques qui a dû être construit au moment de la surélévation de l'époque gothique⁷². Il s'agit en effet des mêmes matériaux et la nouvelle hauteur donnée à la construction du XI^e siècle a dû faire craindre l'effondrement de l'arc soumis au poids de maçonneries nouvelles. Cette fermeture de l'espace entre la construction orientale et l'abside, à l'exception du percement de la porte servant de passage entre les deux zones, permet d'envisager également la fin de la fonction antérieure de la partie basse de la tour, ou tout du moins une forte diminution de sa destination. L'important était, à ce moment-là, d'exhausser la tour et de la renforcer le plus rapidement possible. On a donc érigé un mur qui n'a pas, heureusement pour nous, endommagé l'élévation primitive⁷³.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement la zone sous l'arc qui a été fermée, mais c'est également l'espace entre les supports et les murs qui l'a été, de sorte qu'ainsi il ne puisse plus rester d'endroits fragiles susceptibles d'attirer le poids des nouveaux murs. Il faut donc imaginer que la zone située directement au-dessus de l'arc correspond au mur supérieur du pan d'axe de l'abside, plus haute que la construction qui s'est accolée à elle à l'est. L'absence d'ouverture discernable à cet endroit laisse penser que cette zone correspond aux combles de l'abside, au-dessus du plafond (ou du plancher) qui la surmontait. A l'époque gothique, on a monté au-dessus des deux murs nord et sud de la construction primitive deux murs de briques venus rejoindre le mur perpendiculaire, également en briques, construit au-dessus du toit de l'abside.

Au XIX^e siècle, lors de la surélévation de l'église, on en a profité pour percer dans ce mur une ouverture en plein cintre destinée à éclairer, indirectement il est vrai, l'abside (Fig. 21). Lors de la construction de la partie supérieure de la tour, également au XIX^e siècle, on a percé, au-dessous du crénelage, une fenêtre par face, de manière à éclairer la tour du mieux possible (Fig. 30). On a aussi ouvert au sud, en face du portail nord, une fenêtre servant à donner du jour à la partie inférieure de la tour (Fig. 3). Ainsi, du fait de l'enlèvement récent des enduits intérieurs qui ne recouvraient que partiellement les murs, les trois phases de construction de la « tour » sont bien visibles (Fig. 34). On peut d'ailleurs imaginer que des planchers séparaient la tour en plusieurs niveaux. On peut encore visualiser leur emplacement : un premier plancher à la jonction entre la partie basse de la tour et l'exhaussement gothique où l'ancrage des poutres transversales est encore visible. On peut d'ailleurs imaginer que ce plancher date de la mise en défense de la tour puisqu'il semble correspondre à l'emplacement de la meurtrière orientale (Fig. 35). Bien entendu, lors de l'exhaussement définitif de la tour au XIX^e siècle, un deuxième plancher séparait la surélévation gothique de la partie crénelée. Un escalier, disparu lors des travaux de ces derniers mois, permettait d'accéder à la partie la plus haute.

Revenons à la découverte majeure faite à la jonction de la tour et de l'abside et aux étapes principales de ce retour à la lumière. Comme on peut le voir, il s'agit d'un véritable arc triomphal de forme rigoureusement plein cintre, en pierre de taille, aux blocs de moyen appareil parfaitement dressés et liés par des joins fins et réguliers. Lors de sa mise au jour, en octobre 2014, l'arc est apparu

⁷² Je ne pense pas que la construction de ce mur date du XIX^e siècle. D'une part, comme je l'ai dit, les briques utilisées paraissent contemporaines de celles de l'époque gothique et, d'autre part, personne ne parle, au cours du XIX^e siècle, de cette architecture exceptionnelle, du décor sculpté des chapiteaux, du lien entre l'abside et la base de la tour. On peut donc légitimement penser qu'au cours des différentes visites faites par les maçons et les architectes, qu'au moment où les plans des années 1842 et 1847 ont été dressés et qu'aux périodes durant lesquelles les travaux ont été réalisés dans la 2^e moitié du siècle, le mur existait déjà et il ne laissait rien apparaître de ce qu'il renfermait. D'ailleurs F. Cassassoles et J.-J. Cénac-Moncaut, qui ont beaucoup écrit sur Saramon et sur son église, au moment où tout ce qui est médiéval est recensé, décrit et analysé, n'évoquent jamais dans leurs ouvrages une quelconque découverte dans cette partie orientale de l'église.

⁷³ C'est aussi la preuve, nous le verrons plus loin, de la grande qualité architecturale de cette élévation.

surmontant un chapiteau sculpté posé sur un support circulaire à la mouluration étrange et séparé de l'arc par un tailloir également sculpté sur son chanfrein, comme pour les impostes des chapelles orientées (Fig. 36). Les deux extrémités de l'élévation paraissent rigoureusement identiques. Tout en bas, des deux côtés, un petit massif de maçonnerie composé de pierres de taille et d'une arase de briques supporte un large socle chanfreiné et la base du support, moulurée de la même façon, qui se termine à plusieurs mètres de hauteur au-dessus (Fig. 37). Enfin, dans le mur oriental, la petite fenêtre à la dalle en pierre ajourée sur laquelle nous reviendrons plus loin laisse deviner, sur le piédroit de droite et sous un enduit postérieur, un enduit peint qui paraît être le plus ancien car directement apposé sur la pierre de taille (Fig. 38).

Très rapidement, dès le mois suivant, les travaux permettent de dégager le mur faisant office de cloison de séparation sur toute sa hauteur, du côté des supports latéraux, là où la destruction du mur n'occasionne pas trop de bouleversements structurels (Fig. 39). On découvre alors plusieurs détails remarquables : la colonne est très élancée, plus de 4 m de hauteur !, elle est constituée de tambours annelés tous différents les uns des autres et qui semblent posés à joints vifs, certains de ces tambours conservent une partie de leur décor peint d'origine, et surtout, la colonne et son chapiteau paraissent totalement dégagés du mur ! Mais ce n'est pas terminé. En effet, en continuant son exploration du mur, le maçon a trouvé derrière ces deux colonnes situées en vis-à-vis du côté de la tour la trace d'un autre support situé, lui, du côté de l'abside (Fig. 40) !

Au printemps 2015, les travaux qui ont bien progressé permettent de visualiser encore mieux l'élévation du XI^e siècle (Fig. 41) : les colonnes sont dégagées sur toute leur hauteur et laissent admirer leur parfaite mise en œuvre, du sol actuel jusqu'au sommet de l'arc. On apprécie le caractère monumental de cette élévation dans laquelle le décor occupe une place importante sur les colonnes elles-mêmes, sur les chapiteaux et leurs tailloirs. Quelques fragments d'enduit peint apparaissent d'ailleurs autour de l'arc triomphal, juste au-dessous de la ligne de démarcation horizontale entre l'arc et le mur de l'abside au-dessus. Mais surtout, quelques sondages réalisés du côté de l'abside ont permis de révéler, côté nord, un chapiteau sculpté, sans doute placé au-dessus d'une colonne probablement identique aux deux autres, mais encore engoncée dans sa gangue de briques (Fig. 42).

A l'automne 2015, le sondage réalisé de l'autre côté révèle l'existence d'un chapiteau situé lui aussi au-dessus d'une colonne encore masquée, tandis qu'au nord, on réussit à dégager sur quelques dizaines de centimètres supplémentaires la partie supérieure de la colonne qui accueille le chapiteau (Fig. 43). On peut donc supposer que l'arc triomphal repose sur deux groupes de colonnes jumelles surmontées de chapiteaux doubles indépendants réunis par un tailloir unique (Fig. 43). Enfin, au printemps 2016, le nettoyage des murs, l'enlèvement des strates d'enduit les plus récentes offrent la possibilité d'admirer la couche picturale visible à l'intérieur de la fenêtre orientale (Fig. 44). Assez bien conservée, elle constitue sans doute le seul témoignage encore appréciable et pertinent au plan scientifique du décor peint qui se trouvait dans la partie basse de la tour à l'époque romane.

Aujourd'hui, en juillet 2016, il semble que l'aménagement de la construction soit terminé. Mise hors d'eau, la tour est désormais protégée des intempéries et des pigeons qui ne peuvent plus y pénétrer. Le sol a été refait et un nouveau carrelage a été posé. Un éclairage artificiel a été installé de manière à ce qu'on puisse apprécier la qualité esthétique du bâtiment. Les murs ont fini d'être débarrassés de leurs enduits modernes, ce qui permet d'en étudier la constitution. Enfin, et compte tenu des contraintes structurelles auxquelles l'arc triomphal et ses supports sont soumis, on a fini de dégager ce qui pouvait l'être et on peut désormais admirer, depuis l'intérieur de la tour et depuis l'abside, ces remarquables vestiges qui, depuis le XI^e siècle, ont miraculeusement été préservés des différentes évolutions qu'a pu connaître cette énigmatique construction orientale (Fig. 45).

Une construction de la deuxième moitié du XI^e siècle :

Maintenant que nous venons de rappeler les circonstances, assez exceptionnelles et qui sont allées *crescendo*, dans lesquelles tout cet environnement architectural et décoratif a été redécouvert, il est temps désormais de tenter l'étude et l'interprétation de ces différents vestiges. Au plan architectural, il semble que la reconstruction de l'abbatiale dans la deuxième moitié du XI^e siècle concerne également l'édification de cet appendice situé à l'est de l'église et greffé à elle. Le pan axial de l'abside polygonale n'était pas aveugle à l'origine, mais entièrement ouvert sur une pièce supplémentaire de plan rectangulaire. L'arc triomphal, à la fois large et haut, constituait véritablement le sommet architectural et symbolique de l'édifice religieux dont la partie orientale représentait en fait l'incontestable centre spirituel.

L'arc triomphal est en pierres de taille de moyen appareil, comme pour les arcs d'entrée des chapelles orientées. Fait exceptionnel, il n'est pas à double rouleau, mais à simple rouleau, contrairement aux arcs des chapelles du transept qui sont pourtant plus étroites et moins élevées. De plus, il est entièrement indépendant des piliers d'angle qui, nous l'avons vu plus haut, font saillie à l'extérieur de la tour, tout du moins côté nord (Fig. 32). Ces piliers constituent sans doute les angles saillants permettant de conforter le pan central du polygone de l'abside, à la manière de ceux des pans latéraux, disparus aujourd'hui du fait de la recomposition du volume du sanctuaire au XIX^e siècle. On peut donc imaginer l'existence de trois grands « contreforts » placés, au nord, à l'est et au sud de l'abside, comme le plan de 1842 le laisse penser (Fig. 5).

En revanche, contrairement aux édifices avec lesquels nous avons fait plus haut quelques comparaisons, l'église de Saramon possède un caractère absolument unique : elle est la seule des grandes églises romanes régionales à voir son contrefort axial entièrement transformé en un grand vide donnant sur un espace supplémentaire. On se rappelle qu'à l'époque romane, la région méridionale, et notamment la Gascogne, offre des édifices dans lesquels des fenêtres sont percées à l'intérieur des contreforts, solution originale qui permet d'associer épaulement extérieur et éclairage intérieur⁷⁴. Devons-nous parler de contreforts, de massifs plats ou de ressauts ? La question est posée mais, en tout cas, le vide conçu autour des deux extrémités du pan central de l'abside n'a pas d'équivalent dans les monuments romans du Midi⁷⁵.

D'autre part, et c'est aussi exceptionnel, l'arc triomphal est accueilli par des colonnes et des chapiteaux doubles, surmontés par un tailloir en un seul bloc qui est le seul élément véritablement portant de cette structure architecturale. En effet, le tailloir, qui montre un décrochement dû à la présence d'un décor sculpté sur sa tranche, s'insère dans le pilier d'angle de manière à transmettre à ce dernier le poids de l'arc. Le maître d'œuvre a décidé ici, avec beaucoup de hardiesse et de maîtrise, d'utiliser des colonnes doubles d'une grande hauteur, entièrement libres, de même que les chapiteaux doubles qui les surmontent, et donc détachées des piliers d'angle. Colonnes et chapiteaux ne reçoivent de ce fait qu'une faible part du poids de l'arc, le reste étant transmis au pilier par le truchement du tailloir (Fig. 46).

Nous sommes devant un procédé très ancien qui rappelle notamment l'architecture préromane dans le nord de l'Espagne. Je pense notamment à l'élévation de l'arc triomphal du sanctuaire de la petite église de Santa Comba de Bande (Fig. 47), en Galice, aux confins de l'Espagne et du Portugal, ainsi qu'à l'élévation de la partie centrale de l'église de San Pedro de la Nave (Fig. 48), dans les environs de Zamora⁷⁶. Dans ces deux édifices, qui datent des environs des années 700, on remarque, d'une part, la grande qualité constructive de l'édifice et, d'autre part, l'utilisation de

⁷⁴ Cette question a été notamment abordée par Paul Mesplé, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », dans *Bulletin monumental*, 1958, p. 163-184 et 1966, p. 267-288. Parmi les monuments concernés, on trouve par exemple l'ancienne abbatiale Saint-Orens de Larreule (65) déjà citée dans cette étude.

⁷⁵ Peut-être ne doit-on pas parler d'un seul contrefort, large et plat, mais plutôt de deux contreforts, séparés l'un de l'autre et disposés aux deux extrémités du pan d'axe du polygone de l'abside ? En même temps, s'ils sont indépendants, ils sont néanmoins reliés par l'arc en plein cintre...

⁷⁶ La bibliographie qui concerne ces édifices wisigothiques est particulièrement abondante. En guise d'introduction générale, on pourra consulter Xavier Barral I Altet, *Haut Moyen-Âge, de l'Antiquité tardive à l'An Mil*, Cologne, 1997.

colonnes et de chapiteaux libres surmontés d'un tailloir qui transmet le poids de l'arc au mur ou au pilier dans lequel il est engagé. Ce système est bien entendu issu de l'époque antique et notamment de l'architecture romaine païenne qui a constitué une source exemplaire qui s'est ensuite transmise à l'architecture paléochrétienne, mérovingienne⁷⁷, carolingienne⁷⁸ et romane. Mais il n'est pas besoin de remonter si loin dans le temps et dans des espaces géographiques aussi éloignés pour replacer notre élévation architecturale dans un contexte local⁷⁹. Deux exemples me paraissent tout à fait pertinents : l'église Saint-Martin de Celle de Maubourguet⁸⁰ et l'église Saint-Just-et-Saint-Pasteur de Valcabrère⁸¹. Dans ces deux édifices, qui datent en partie de la deuxième moitié du XI^e siècle, certains arcs reposent sur des colonnes et des chapiteaux de remploi dont le tailloir qui les surmonte transmet le poids de l'arc au support qui l'accueille. A Saramon, aucun bloc de pierre n'est du remploi antique, mais l'élévation semble vouloir copier certains édifices contemporains, tels ceux que je viens de mentionner, qui pourraient servir de modèle. D'ailleurs, les colonnes et leurs bases sont posées sur des socles hauts, bien appareillés, qui pourraient évoquer cette recherche de monumentalité « classique » (Fig. 49).

C'est au moment où cette structure de liaison avec l'abside commence à s'élever que les murs nord, est et sud de la pièce rectangulaire sont montés. On remarquera qu'ils ne sont pas en pierre de taille, mais, comme il a été dit plus haut, en moellons disposés en assises plus ou moins régulières. L'examen des maçonneries, notamment au niveau de la jonction avec les piliers d'angle révèle un adossement des murs à cette structure beaucoup plus élaborée d'un point architectonique (Fig. 50).

Sans que l'on puisse parler ici de campagnes successives, on peut tout de même faire une première synthèse : la reconstruction de l'église abbatiale, peut-être vers le milieu du XI^e siècle, démarre par la construction de l'abside polygonale, dont le pan oriental, largement ouvert, donne sur une pièce rectangulaire qui vient s'adosser à lui. Puis le chantier progresse vers l'ouest par la construction des bras de transept et de leurs chapelles orientées.

Deux techniques sont utilisées : les murs, qu'ils soient gouttereaux, pignons ou simples structures de remplissage, sont construits avec des matériaux médiocrement taillés dans les grès ferrugineux, calcaire ou calcaire gréseux locaux, parfois accompagnés, à la manière antique, d'assises de briques. De temps en temps, quelques couches en arêtes de poisson apparaissent. En revanche, les baies, les chaînages d'angle, les arcs, les supports et les éléments sculptés sont réalisés dans une belle pierre de taille qui témoigne de la présence sur le chantier de deux catégories d'ouvriers, aux compétences différentes. Parmi eux, on trouve des tailleurs de pierre accompagnés par des sculpteurs. Les matériaux sont utilisés en fonction de leur destination structurelle et architecturale : les éléments porteurs sont en pierre de taille et la place essentielle qu'ils occupent dans l'édifice est spécialement signalée par leur riche décor.

Justement, évoquons ici les remarquables chapiteaux placés à la retombée de l'arc triomphal (Fig. 51). Au premier abord, on observe leur caractère inhabituel pour le Midi de la France et notamment la région gasconne. Il s'agit de chapiteaux à l'épannelage original, ni cubique, ni corinthien, mais plutôt aux angles abattus rectilignes, décorés d'entrelacs se terminant le plus souvent en palmettes entières ou partielles, ces dernières occupant parfois la totalité du panneau. Les faces des corbeilles sont alternativement trapézoïdales et triangulaires, en fonction de la structure du chapiteau. Les volumes sont simples, les angles sont traités de manière à être mis en valeur par la lumière et les faces principales de la corbeille sont suffisamment vastes pour recevoir un décor dans lequel la géométrisation des formes semble avoir présidé. Deux choses sont à remarquer : d'une part, nulle connaissance, *a priori*, du chapiteau corinthien, de sa forme générale (abaque échancré, dés médians,

⁷⁷ Je pense par exemple à l'élévation intérieure du baptistère Saint-Jean de Poitiers.

⁷⁸ Je pense aussi à l'oratoire de l'abbé et évêque Théodulpe à Germigny-des-Près.

⁷⁹ On aura tout de même remarqué que le sanctuaire que nous sommes en train d'étudier est de forme rectangulaire, avec un mur oriental rectiligne...

⁸⁰ Sylvain Dousseau, « Recherches archéologiques sur le site et l'église du prieuré Saint-Martin de Celle, Maubourguet (Hautes-Pyrénées) », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, 1988, p. 65-89.

⁸¹ En dernier lieu, on consultera Sylvie Augé, Nelly Pousthomis, Michèle Pradalier-Schlumberger, Henri Pradalier, *Saint-Bertrand-de-Comminges : le chœur Renaissance. Saint-Just de Valcabrère : l'église romane*. Graulhet, 2000.

volutes d'angle), de son vocabulaire ornemental, de ses feuilles d'acanthé, et, d'autre part, nulle apparition sur les quatre corbeilles situées à la retombée de l'arc triomphal, de la figure animale et de la figure humaine.

Au sujet de l'épannelage à angles abattus et rectilignes, Jean Cabanot a recensé un nombre important d'édifices accueillant ce type de schéma structurel⁸², tout d'abord dans la région girondine, mais aussi et surtout en Gascogne centrale et orientale. Encore une fois, et J. Cabanot l'a bien montré, cette forme si particulière des corbeilles rappelle des monuments visibles dans l'Espagne du Haut Moyen Âge, des édifices wisigothiques, tels San Pedro de la Nave, ou des monuments asturiens, comme le palais de Naranco, du milieu du IX^e siècle⁸³. Bien entendu, il n'est pas question ici d'établir une filiation avec ces édifices, mais force est de constater la pérennité de ce langage décoratif au cours des siècles. En effet, cette disposition très originale semble connaître un nouveau succès au XI^e siècle, peut-être en raison de sa facilité d'exécution, de la netteté de sa structure, de la vigueur de ses articulations⁸⁴. Comme l'a remarqué J. Cabanot, la difficulté à adapter ce schéma de composition à la figure animale et à la figure humaine va entraîner, vers la fin du XI^e siècle, l'abandon de cet épannelage, si peu adapté aux nouvelles exigences du chapiteau à figures, bientôt historié⁸⁵.

Plus qu'avec la région girondine, c'est avec la Gascogne centrale que les chapiteaux de Saramon entretiennent des liens étroits. D'ailleurs, dans sa thèse, Jean Cabanot signalait que l'église de Saramon était l'une des rares églises de la Gascogne centrale et orientale à ne pas présenter de motifs d'entrelacs⁸⁶. On peut donc aujourd'hui revenir sur cette assertion et redonner aux chapiteaux de l'ancienne abbatale toute la place qu'ils méritent ! En effet, ils sont parfaitement composés, le décor étant toujours inséré à l'intérieur d'un cadre pouvant rappeler la plaque métallique de l'orfèvrerie ou la page de parchemin que le *pictor* s'apprête à enluminer. Le décor est le plus souvent constitué d'entrelacs à trois brins parallèles qui dessinent de nombreuses formes géométriques, notamment des lacis, des torsades au dessin à la fois nerveux et souple, parfois accompagnés dans les angles par des palmettes à trois lobes qui pourraient attester une connaissance très lointaine du chapiteau corinthien (Fig. 52 et 53).

En même temps, ce que l'on remarque sur les chapiteaux de Saramon, c'est qu'aucune face ne comporte que des entrelacs. Ces derniers sont toujours associés à l'élément végétal, une palmette, disposée pointe en haut ou pointe en bas, ou une demi-palmette dirigée vers l'angle, ou alors deux brins d'entrelacs disposés l'un au-dessus de l'autre et donnant naissance à des palmettes croisées ressemblant aux fameuses digitations de Saint-Pierre de Rodes et même deux demi-palmettes placées l'une à côté de l'autre de manière à former une palmette entière⁸⁷ (Fig. 52 à 55). Seule la face orientale du chapiteau nord, présente une composition presque exclusivement géométrique, à base de nœuds à deux pointes liés entre eux, qu'on peut appeler aussi en forme de navette, ou de demi-navette (Fig. 52). Ces derniers motifs se retrouvent notamment à Maubourguet, à Peyrusse-Grande⁸⁸ et sur un chapiteau de Tasque⁸⁹, malheureusement en mauvais état.

Il faut également signaler la qualité des tailloirs, nus dans leur partie verticale, sculptés sur le chanfrein. A cet endroit, le décor se fait systématique, peut-être plus monotone, toujours constitué d'un rinceau végétal donnant naissance à des demi-palmettes creusées en gouttière et disposées dans

⁸² Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit.

⁸³ Xavier Barral I Altet, *Haut Moyen-Âge, de l'Antiquité tardive à l'An Mil*, Cologne, 1997.

⁸⁴ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 46. On remarquera que sur certains chapiteaux, l'angle en forme de triangle dont la pointe est dirigée vers le haut, ainsi que certaines faces des chapiteaux restent lisses. On pourrait donc penser que le chapiteau est inachevé. Au contraire, il semble bien que cela soit volontaire car ces plages nues sont, soit disposées vers le mur, soit dirigées vers l'intérieur, entre les deux chapiteaux, là où le décor est quasi-invisible. Cela signifie que les chapiteaux ont véritablement été sculptés en fonction de la place qu'ils s'approprieraient à recevoir au-dessus des colonnes. Cela renforce aussi la contemporanéité de conception et d'exécution des chapiteaux avec les autres éléments de la structure architecturale.

⁸⁵ *Idem*, p. 47.

⁸⁶ *Idem*, p. 77.

⁸⁷ Cela peut rappeler les beaux chapiteaux de Saint-Martin du Canigou du 1^{er} quart du XI^e siècle.

⁸⁸ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 79.

⁸⁹ *Idem*, p. 92, fig. 95 et 96.

les intervalles, à la manière du bandeau décoratif d'une plaque d'ivoire, d'une bordure de page enluminée, d'un cartouche orfévré (Fig. 51 à 55). De plus, il faut également signaler que le socle des colonnes nord, d'ailleurs traité à la manière d'un grand tailloir, offre lui aussi une décoration sculptée sur sa tranche verticale (Fig. 56). Elle se compose de motifs géométriques miniaturisés qui reprennent le schéma de la navette visible sur le chapiteau situé au-dessus⁹⁰. Il s'agit, à mon avis, d'un *unicum* dans la sculpture romane méridionale du XI^e siècle. En tout cas, en dépit du goût pour l'entrelacs, la place que prend à Saramon l'élément végétal annonce l'importance extraordinaire que celui-ci va désormais occuper dans la sculpture romane de la fin du XI^e siècle et du XII^e siècle⁹¹.

Deux choses à rappeler ici : il ne semble pas y avoir à Saramon de liens particuliers avec les chapiteaux à épannelage cubique et décorés d'entrelacs et de palmettes que l'on trouve en Catalogne à Saint-Pierre de Rodes, en Rouergue (à Conques, par exemple), ou dans le Massif Central. L'épannelage des chapiteaux de Saramon semble étranger à ces œuvres, en dépit de quelques parentés formelles, esthétiques et techniques. D'autre part, on ne voit sur ces chapiteaux aucune influence de quelque sorte que ce soit de Saint-Sernin ou de Moissac. Enfin, les ressemblances évoquées plus haut avec les déclinaisons de palmettes que l'on voit dans les deux églises superposées de Saint-Martin du Canigou pourraient permettre de proposer une datation autour du milieu ou du 3^e quart du XI^e siècle, sans que là aussi mon propos ne vise à lier l'abbatiale gasconne au monument roussillonnais.

Le lecteur attentif aura remarqué les nombreuses différences structurelles et plastiques entre le décor de cet espace de liaison entre l'abside et la pièce orientale et celui étudié plus haut à l'entrée des sanctuaires secondaires. Au fond de l'abside, il ya des colonnes, des chapiteaux, des tailloirs et un socle sculpté de palmettes et d'entrelacs, ailleurs, ce sont de simples impostes, sortes de tailloirs sans chapiteaux, ornées de billettes, de damiers, de fruits lisses ou grenus et d'une tête stylisée. Deux hypothèses s'offrent à nous : premièrement, cette différence pourrait correspondre à une évolution chronologique et topographique dans la partie orientale de l'église. Peut-être devons-nous voir ici l'indice d'une progression dans le temps et de l'est vers l'ouest du chantier de reconstruction de l'abbatiale au XI^e siècle ? Même si les matériaux semblent les mêmes, nous devons peut-être envisager qu'il y a eu en effet un changement dans l'utilisation et la fonction du décor sculpté qui fait entrer celui des chapelles orientées dans un art roman plus en phase avec ce que l'on voit ailleurs dans le midi de la France et dans le nord de l'Espagne dans les dernières décennies du XI^e siècle.

Deuxièmement, il est possible de voir également dans cette opposition de style le reflet d'un choix volontaire qui vise à établir une hiérarchie dans la fonction liturgique des espaces. Ainsi, on aurait voulu montrer l'importance capitale de la pièce attenante à l'abside en conférant à son seuil une dimension proprement monumentale dans le choix des matériaux, la hauteur et la largeur de l'arc d'entrée, la sveltesse des supports, la qualité décorative des chapiteaux. En abandonnant dans les chapelles latérales les éléments structurants visibles à l'entrée de la « tour », on assigne à ces sanctuaires secondaires une place subalterne. De plus, il est possible également d'envisager que l'utilisation d'un épannelage presque « démodé », lié à un décor d'entrelacs géométrique en voie d'abandon, soit le reflet d'une conception mémorielle du décor sculpté et de la pièce à laquelle il est associé. En bref, le recours à un décor « ancien » permet peut-être de mettre l'accent sur l'ancienneté de ce qui était conservé dans la pièce rectangulaire.

Cette dimension clairement exceptionnelle de la découverte de Saramon apparaît aussi et surtout dans la qualité et l'originalité proprement confondante des colonnes libres. C'est d'ailleurs ce qui impressionnait le plus les visiteurs lors de la mise au jour de cette élévation ! (Fig. 39 et 41). Je ne tiens pas à dévaloriser le terme « exceptionnel » que j'ai utilisé à dessein et à plusieurs reprises dans les paragraphes précédents, mais je tiens, à nouveau, à souligner le caractère unique de cette élévation dans les édifices des XI^e et XII^e siècles du Midi de la France. En effet, nulle part ailleurs, on ne voit des colonnes libres aussi élancées, aussi fines, dont les tambours, tous différents, ont été montés à joints vifs sans qu'un quelconque gauchissement ou fléchissement des supports apparaisse, plus de 900 ans

⁹⁰ De l'autre côté, rien n'est discernable. Le décor a-t-il disparu ou n'a-t-il jamais été exécuté ?

⁹¹ On aura remarqué, à plusieurs reprises, des traces de polychromie sur les différents éléments sculptés, tailloirs et chapiteaux principalement. Il semble bien que l'on ait affaire ici à une décoration peinte d'époque médiévale, sans doute romane.

après qu'ils ont été mis en place et après qu'ils ont reçu un nouveau poids installé au-dessus d'eux au cours du Moyen Âge !

En effet, seule l'église de Saramon témoigne, pour le Midi, du goût extraordinaire pour la décoration de la colonne qui devient ainsi, au XI^e siècle, plus qu'un élément d'architecture, un support sur lequel l'artiste laisse libre cours à son imagination, un avant-goût de la fusion à venir de ces différentes parties architecturales (socle, base, colonne, chapiteau, tailloir) (Fig. 57). Bien entendu, le thème n'est pas neuf et depuis l'époque antique, la colonne a toujours attiré le ciseau du sculpteur sauf qu'ici, ce n'est pas le décor très exubérant de l'art romain qui se donne à voir, mais une réflexion plus humble sur la colonne elle-même, sa forme, son mode de fabrication et le rôle qu'elle joue dans l'élévation⁹².

Justement, il faut évoquer ici des tambours réalisés au tour – vertical ou horizontal ?- et annelés de manière toujours différente, ce qui en dit long sur les capacités d'imagination des artistes romans et sur leur refus de l'uniformité et de la monotonie⁹³. Anneaux, cordons, rainures, méplats, boudins et bourrelets fins ou épais se superposent de façon dynamique et variée, ne laissant aucun repos à l'œil. Si les surfaces lisses abondent, les rainures doubles, triples, parfois même multiples témoignent d'une grande maîtrise de la technique du tour. D'ailleurs, on sent une véritable organisation dans la progression décorative puisque ce sont les bases, à la mouluration extrêmement compliquées (Fig. 58), et les tambours situés sous les chapiteaux qui ont fait l'objet du soin le plus méticuleux (Fig. 59⁹⁴). Les joints sont quasiment invisibles et le décor peint, rouge et noir et encore perceptible, qui devait recouvrir les colonnes, ajoutait à cette dimension très étrange d'un fût d'un seul tenant aux formes changeantes (Fig. 60).

Techniquement, il s'agit bien de colonnes au tour et non pas façonnées à la main : les tambours semblent d'une rotondité parfaite⁹⁵, le travail est d'une grande régularité, ce que permet justement de réaliser un tour, et surtout, on voit les stries de tournage sur certains blocs⁹⁶ (Fig. 60). Malheureusement, mes connaissances ne me permettent pas de savoir si l'on a utilisé un tour vertical ou un tour horizontal. Les études menées semblent néanmoins montrer, sans que cela ne constitue une preuve irréfutable, que les pièces les moins lourdes pouvaient être réalisées à partir d'un tour horizontal. Cela pourrait être envisageable pour les colonnes de Saramon⁹⁷. Les outils utilisés pourraient être des biseaux et des ciseaux de formes diverses, convexes, concaves, mixtes, à la pointe plus ou moins étroite en fonction de la forme à exécuter. Sans doute des saignées de référence ont-elles été réalisées sur le bloc de manière à préparer ce dernier à la réception de la forme décorative⁹⁸.

Les quatre colonnes annelées de Saramon ne sont pas les seules à être conservées dans l'art roman régional mais presque ! Les seuls supports qui puissent servir de point de comparaison sont les

⁹² L'art asturien offre quelques vestiges de colonnes torsadées, parfois annelées. On en voit des exemples au Musée Archéologique des Asturies. Ont-elles été réalisées au tour ? En tout cas, les liens avec l'époque préromane et avec le monde ibérique se font jour à nouveau.

⁹³ La question de la fabrication de colonnes au tour est particulièrement intéressante et fait l'objet de nombreuses recherches dans les domaines de l'architecture antique et médiévale. A ce propos, on lira l'étude fondatrice de Jean-Claude Bessac, *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre de l'Antiquité à nos jours*, Revue Archéologique de Narbonnaise, suppl. 14, Paris, 1986, ainsi que ses nombreuses publications autour du travail de la pierre, de ses modes d'extraction, et des outils utilisés. Au sujet des colonnes tournées, on lira aussi avec profit Jacques Gaillard, « Archéologie expérimentale : le tournage de colonnes en pierre à l'aide d'un tour à bras horizontal », dans *Aspects du travail de la pierre en France et en Belgique de l'Antiquité à nos jours*, Actes du colloque des 6-7 novembre 2009, Ath, 2010, p. 127-144.

⁹⁴ On voit sur la photo que le chapiteau, à gauche, a son astragale qui a été façonné au tour alors que sur les autres chapiteaux, il n'y a pas d'astragale, la corbeille semblant directement posée sur le dernier tambour de la colonne qui, par sa mouluration complexe, fait office d'astragale, comme à l'époque antique où l'astragale termine traditionnellement le fût de la colonne.

⁹⁵ Ce n'est pas un argument infaillible mais c'est tout de même un indice de poids. Jacques Gaillard, « Archéologie expérimentale : le tournage de colonnes en pierre à l'aide d'un tour à bras horizontal », art. cit., p. 132.

⁹⁶ La meilleure preuve du tournage devrait être constituée par les trous d'ancrage qui permettent de maintenir en place le bloc pendant qu'il tourne mais il n'est pas possible dans l'état actuel de l'élévation de voir ces trous. Attention tout de même à ne pas confondre ces orifices avec ceux destinés à recevoir les goujons de scellement ou de fixation...

⁹⁷ A ce sujet, Jacques Gaillard, « Archéologie expérimentale : le tournage de colonnes en pierre à l'aide d'un tour à bras horizontal », art. cit., p. 133-140.

⁹⁸ Ces saignées correspondent peut-être à certaines des plages creusées parfois visibles...

colonnes qui encadrent les fenêtres supérieures de l'abside de Larreule⁹⁹. Mais elles sont plus trapues, moins larges et surtout beaucoup moins achevées que les colonnes de Saramon. Si elles ont été exécutées au tour, elles ne présentent en aucune façon la richesse d'inventivité et la qualité d'exécution visibles sur les fûts de Saramon¹⁰⁰. D'après J. Gardelles, les colonnes et les fenêtres qu'elles cantonnent pourraient appartenir aux années 1100, au moment où l'abside, précédemment charpentée, fut voûtée¹⁰¹, mais pour J. Cabanot, elles pourraient faire partie de l'église de la deuxième moitié du XI^e siècle¹⁰².

En allant vers le nord, les exemples de colonnes annelées deviennent un peu plus nombreux à mesure que l'on gagne l'Aquitaine et surtout le sud de la Loire, la région de Châteauroux et de Bourges, surtout. L'église Saint-Gilles de Cazideroque (47) possède un portail occidental dont les deux chapiteaux reposent sur des colonnes annelées que l'on pourrait comparer avec celles de Saramon même si elles se montrent moins réussies. De plus, elles paraissent appartenir au XII^e siècle¹⁰³. En Saintonge, on en trouve également, à Vaux-sur-Mer, à Geay, où elles semblent dater également du XII^e siècle¹⁰⁴, à Bougneau¹⁰⁵, où ce sont les bases qui ont été façonnées au tour, à Saint-Hérie de Matha, où certaines des colonnettes des fenêtres de l'abside l'ont été également, sans doute au XII^e siècle¹⁰⁶.

Ces exemples, trop esseulés et surtout tardifs pour constituer de véritables points de comparaison, doivent surtout être accompagnés de monuments très intéressants situés au sud de la Loire. Je pense notamment à l'ancienne collégiale Saint-Mexme de Chinon, fondée vers l'an Mil¹⁰⁷. Dans son massif occidental, qui date du milieu du XI^e siècle, on trouve des colonnes annelées, vraisemblablement faites au tour (Fig. 61). Ces colonnes sont d'ailleurs totalement détachées de la paroi, mais sur une hauteur bien plus réduite qu'à Saramon, et dans un environnement décoratif d'une plus grande sécheresse. On les retrouve aussi à l'extérieur du massif occidental, notamment sur la face nord de la tour nord.

On voit donc qu'une datation autour du milieu du siècle pour Saramon n'apparaît pas aberrante au vu de ce qui se fait ailleurs, notamment au sud de la Loire. En effet, la région de Châteauroux et de Bourges abonde aujourd'hui en monuments romans de grande valeur et un certain nombre d'entre eux possède des colonnes annelées, parfois d'une très belle réussite plastique. Parmi ces monuments¹⁰⁸, nous pouvons citer l'ancienne abbatale de Saint-Genou, un édifice aujourd'hui dénaturé à l'époque moderne mais qui a tout de même conservé une partie de ses origines romanes¹⁰⁹. On y trouve un nombre considérable de colonnes réalisées au tour, à la fois au chevet, sur les arcatures aveugles de l'abside et du vaisseau central du chœur liturgique, mais surtout à l'intérieur, dans l'arcature aveugle de l'abside (Fig. 62) et sur l'arcature aveugle située dans le vaisseau central du chœur liturgique, au-dessus des grandes arcades (Fig. 63). La qualité de tournage des colonnes y est absolument remarquable et pourrait approcher, par la grande déclinaison des motifs, le travail des colonnes de Saramon. Si, à Saint-Genou, comme ailleurs en Berry, les colonnes annelées datent généralement des années 1100, voire de la 1^{ère} moitié du XII^e siècle, on apprécie encore plus le caractère remarquablement ancien des supports de Saramon.

⁹⁹ Jacques Gardelles, « Saint-Orens de Larreule et l'architecture du XI^e siècle en Bigorre et en Gascogne », art. cit., p. 236.

¹⁰⁰ De plus, les chapiteaux qui les surmontent sont d'une qualité médiocre par rapport aux belles corbeilles de Saramon.

¹⁰¹ Idem, p. 236.

¹⁰² Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 209-212.

¹⁰³ Idem, p. 210.

¹⁰⁴ A Geay, les anneaux n'apparaissent que dans la partie supérieure du fût, juste sous le chapiteau. François Eygun, *Saintonge romane*, La-Pierre-qui-Vire, 1979, 2^e édition, p. 309-310.

¹⁰⁵ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 194-198.

¹⁰⁶ François Eygun, *Saintonge romane*, ouvr. cit., p. 194-195.

¹⁰⁷ Elizabeth Lorans (dir.), *Saint-Mexme de Chinon V^e-XX^e siècles*, Paris, 2006.

¹⁰⁸ Je pense notamment aux églises de Chalivoy-Milon, de Châteaumeillant, de la Celle-Condé, des Aix d'Angillon, de Plaimpied, ...

¹⁰⁹ Jean Favière, *Berry roman*, La-Pierre-qui-Vire, 1976, 2^e édition, p. 47 et 73-77. Marie-Thérèse Camus, « L'église de Saint-Genou », dans *Congrès archéologique de France, Bas-Berry, 1984*, Paris, 1987, p. 291-304.

Terminons cette redécouverte de la « tour » Saint-Victor de Saramon par sa fenêtre orientale, déjà connue, mais dont le décor peint de l'intrados intérieur n'a pu être mis au jour qu'au moment des travaux (Fig. 44). Il semble qu'à l'origine, la pièce rectangulaire située à l'est de l'abside n'était éclairée que par cette petite ouverture (Fig. 25). Elle semble par sa forme, ses matériaux, son insertion dans le mur, mais surtout par la dalle verticale qui la constitue et par le décor peint intérieur tout à fait contemporaine de la construction qui nous intéresse. Paul Mesplé parle d'une claire-voie à cinq trous¹¹⁰, tandis que Jean Cabanot signale l'existence « d'une baie fermée par une transenne¹¹¹ ».

Il s'agit bien d'une transenne ou claustra constituée d'une dalle de pierre calcaire percée de cinq petites ouvertures, plus hautes que larges, à la partie supérieure en plein cintre, traitées à la manière de minuscules fenêtres (Fig. 64). S'il est possible que le bloc de pierre ait été enlevé puis remis, ce qui pourrait expliquer les remaniements visibles sous le bloc à l'extérieur, les piédroits semblent d'origine, ce que confirme l'élévation intérieure. Encore une fois, ce type de baie, très rare dans le Midi, rappelle l'art antérieur à l'An Mil, notamment dans le nord de l'Espagne. En effet, ces claustras se rencontrent fréquemment dans l'art wisigothique et dans l'art asturien, entre le VII^e siècle et le X^e siècle et on en voit aussi dans l'art mozarabe¹¹². C'est sans doute par ce biais que l'idée de ces fenêtres à dalles de pierre découpées ou ajourées a pu franchir les Pyrénées pour ensuite se diffuser dans une vaste zone géographique. En effet, si les exemples sont aujourd'hui relativement rares, on peut néanmoins évoquer quelques belles réussites de fenêtres ajourées en pierre aux XI^e et XII^e siècles, à l'Hôpital-Saint-Blaise¹¹³, en Béarn, à Fenioux¹¹⁴ et à Petit-Niort¹¹⁵, en Saintonge.

La Gascogne centrale propose un autre exemple de baie ajourée dans l'ancienne chapelle du château du Garrané¹¹⁶, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Saramon. La chapelle est de forme carrée et est voûtée en berceau. Elle est éclairée par un triplet à l'est dont deux des baies ont conservé leur claustra ajourée. Peut-être s'agit-il d'une influence venue de Saramon ? En effet, l'encadrement de billettes de l'une et le tore continu qui entoure l'autre permettent de penser que ces baies sont légèrement postérieures à celle qui nous intéresse. A nouveau, on aura relevé le grand intérêt de cette fenêtre, son excellent état de conservation, sa rareté, particulièrement dans une région dans laquelle les exemples pouvant servir de points de comparaison ne sont pas légion.

L'intérêt de la fenêtre ajourée réside aussi dans sa partie intérieure. En effet, elle est largement ébrasée, ce qui a permis à ses piédroits en pierre de taille et à son intrados d'être recouverts de peintures dont il ne reste que quelques fragments, relativement bien conservés, au niveau de l'arc et dans la partie supérieure des montants (Fig. 66). On aura constaté que la baie s'inscrit parfaitement dans la maçonnerie de petit appareil irrégulier qui l'entoure, ce qui renforce son authenticité. De plus, la présence, au-dessus de la fenêtre, d'un linteau plat servant d'élément de décharge renforce le caractère préroman de la conception architecturale générale.

¹¹⁰ Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », art. cit., p. 13.

¹¹¹ Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 244.

¹¹² Xavier Barral I Altet, *Haut Moyen-Age, de l'Antiquité tardive à l'An Mil*, ouvr. cit. Je pense notamment aux claustras de l'iconostase de l'église Santa Cristina de Lena.

¹¹³ L'église semble appartenir au XII^e siècle. Marcel Durliat et Victor Allègre, *Pyrénées romanes*, La-Pierre-qui-Vire, 1978, 2^e édition, p. 317-321.

¹¹⁴ François Eygun, *Saintonge romane*, ouvr. cit., p. 137-143. L'église actuelle, du XII^e siècle, a conservé quelques éléments du XI^e siècle, notamment des maçonneries de petit appareil remployé et des blocs bien taillés, de dimensions différentes. C'est dans ces murs que quelques-unes de ces claustras sont conservées. Appartiennent-elles au XI^e siècle ? Sans doute. Chose remarquable, la claustra du mur sud de la nef propose des entrelacs à navettes et losanges entremêlés tout à fait caractéristiques de la sculpture du XI^e siècle dans le Midi de la France.

¹¹⁵ *Idem*, p. 31, 114 et fig. 59. Par rapport à celles de Fenioux, la fenestelle de Petit-Niort offre plus de similitudes avec celle de Saramon.

¹¹⁶ Paul Mesplé, « Un édifice roman inconnu : la chapelle du château du Garrané », dans *B.S.A.G.*, 1958, p. 212-216. ; « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, p. 75-130, plus précisément notice n° 85, p. 125.

Les vestiges peints semblent avoir été d'une grande qualité¹¹⁷ : au centre de l'intrados, un médaillon circulaire, à la double bordure ponctuée de points noirs et dont l'intérieur a malheureusement disparu, met en valeur le buste d'un personnage masculin, vêtu de manière élégante, de deux vêtements superposés, l'un, au plus près du corps, de couleur rouge, et l'autre, passé par-dessus, de couleur plus sombre. Les épaules tombantes accueillent un cou puissant dont les contours, de même que ceux du visage, ont été dessinés au noir. Le visage, bien modelé, à la carnation nette, semble surmonté d'une coiffe semi-circulaire, une mitre ?, ou peut-être d'une couronne, à la forme singulière. Je privilégierais cette dernière hypothèse car deux personnages, disposés verticalement sur les piédroits, mais dont seule la partie supérieure du corps est encore visible, tiennent à pleines mains le médaillon central, par l'intermédiaire d'un halo supplémentaire qui encadre le premier et auquel on a donné une couleur rouge. Le personnage dans le médaillon est nimbé, et d'ailleurs il semble qu'il le soit doublement. Les deux autres personnages dont le regard est dirigé vers nous¹¹⁸, sont également nimbés. Des ailes paraissent se déployer autour d'eux. Sous le médaillon, des fragments de bandes de couleur, alternativement noir, jaune et rouge montrent que le décor peint se continuait tout autour de la fenestelle (Fig. 67).

Je propose de reconnaître dans cette scène l'apothéose de saint Victor, le soldat syrien martyrisé au III^e siècle avec sainte Couronne, et dont des reliques étaient conservées dans l'église. Saint Victor, en buste, nimbé et couronné, est déjà au ciel, glorifié et acclamé par les deux anges qui tiennent le médaillon qui l'entoure avec leurs deux mains parfaitement représentées autour de l'encadrement circulaire¹¹⁹. La lumière provenant de la fenêtre met en valeur la figure du saint et la position des anges et même s'il semble aujourd'hui difficile de se prononcer sur la qualité technique et stylistique de l'œuvre peinte, on remarque que l'emplacement de cette image de Salut accessible par le martyr à l'intérieur d'une fenêtre orientale permet peut-être d'imaginer au-dessous la présence d'un autel.

De prime abord, les peintures n'offrent pas de parentés majeures avec le magnifique cycle dédié à saint Laurent découvert en 1995 dans l'absidiole nord de l'ancienne collégiale Saint-Nicolas de Nogaro¹²⁰. En même temps, les lacunes et les décolllements ne permettent pas de se montrer très précis. Toutefois, le traitement des visages semble relever de deux personnalités artistiques différentes. Quant au Christ en Majesté au Tétramorphe découvert sur la voûte en cul-de-four de l'absidiole sud de Nogaro, il semble lui aussi étranger à Saramon. En évoquant Nogaro, on aura fait quasiment le tour des peintures murales romanes actuellement conservées en Gascogne centrale ! Il faut donc se tourner vers d'autres ensembles peints régionaux.

L'Ariège accueille un grand nombre de peintures romanes, à Saint-Lizier, Vals et Montgauch¹²¹ et, découvertes plus récemment, à Ourjout, en Couserans. A première vue, il ne semble pas qu'il y ait de rapprochements à effectuer avec Saramon, ni au plan iconographique, ni au plan stylistique. Remarquons que nulle part dans les peintures romanes du Midi de la France on ne voit le buste d'un martyr représenté en gloire dans un médaillon. En revanche, en Gascogne méridionale, dans l'église Saint-Jean-des-Vignes¹²², à Saint-Plancard (31), un remarquable ensemble peint, sans doute de la 2^e moitié du XI^e siècle, pourrait faire l'objet de comparaisons intéressantes avec Saramon. Cet étrange

¹¹⁷ A première vue, il semble que l'on ait utilisé la technique de la fresque. Seule une étude plus précise pourra déterminer la manière utilisée.

¹¹⁸ Le visage du personnage de gauche est encore bien visible.

¹¹⁹ On aura bien entendu reconnu dans ce schéma de composition l'*imago clipeata* que l'on rencontre dans la sculpture funéraire païenne dès les premiers siècles de notre ère, puis dans la sculpture paléochrétienne, ...

¹²⁰ Bertrand Ducourau, « Découverte de fresques dans l'église Saint-Nicolas de Nogaro », dans *Bulletin monumental*, 2000, p. 147-150.

¹²¹ Martine Jaoul (dir.), *Les peintures monumentales en Ariège*, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, région Midi-Pyrénées, Accord édition, 2004.

¹²² Marcel Durliat et Victor Allègre, *Pyrénées romanes*, La-Pierre-qui-Vire, 1978, 2^e édition, p. 35-43. John Ottaway, « Une application du CD photo aux peintures murales : l'exemple de Saint-Plancard », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen Age*, 1994, p. 189-209. Jean Rocacher, « La chapelle Saint-Jean-des-Vignes à Saint-Plancard », *Congrès Archéologique de France, Toulousain et Comminges*, 1996, Paris, 2002, p.151-158. Jean-Marc Stouffs, *Etude de peintures murales, chapelle Saint-Jean-des-Vignes*, étude non publiée, 2010.

petit édifice accueille une importante surface murale dédiée à la peinture dans l'abside et dans l'absidiole sud. Parmi les éléments qui nous intéressent, il y a le décor de l'intrados et des montants de la fenêtre axiale de l'abside où l'on voit deux anges adorateurs autour de la main divine ainsi que, dans l'absidiole sud, les quatre anges qui portent, les bras levés, la mandorle du Christ, de même que, sur l'arc d'entrée de cette même chapelle, la main de Dieu vénérée par des anges adorateurs qui tendent les bras vers elle¹²³. S'il n'est pas question ici de se lancer dans une étude stylistique au vu de la difficulté d'analyse des peintures de Saramon, notons tout de même que l'on trouve à Saint-Plancard des bandes de couleurs différentes, très nombreuses il est vrai dans la peinture romane, mais visibles aussi, on l'a vu, à Saramon, ainsi qu'une ponctuation systématique à partir de gros points blancs des mandorles et des médaillons qui accompagnent les visions célestes¹²⁴. Enfin, sans vouloir faire de comparaisons stériles, je tiens néanmoins à suggérer des liens possibles, au plan iconographique, avec les peintures de Saint-Sernin, plus précisément le décor peint de l'une des travées du collatéral ouest du bras nord du transept où l'on voit l'*Agnus Dei* dans un médaillon circulaire porté en gloire par quatre anges. Ici aussi, le médaillon est constitué de cercles concentriques¹²⁵.

Un sanctuaire à reliques dédié à saint Victor ? :

Avant de terminer cette étude, tâchons d'y voir plus clair en ce qui concerne la destination religieuse de cet *augmentum* oriental. Intéressons-nous tout d'abord au mode de couverture. Premièrement, il semble qu'une voûte soit exclue : pas de supports intérieurs, pas de contreforts extérieurs, des murs insuffisamment épais, aucune trace d'arrachement d'une voûte quelconque, ni au-dessus de la partie romane, ni au-dessus de la partie gothique. Deuxièmement, quelques éléments suggérant la présence d'une charpente se retrouvent ici et là : dans les murs nord et sud, des corbeaux sont encore en place¹²⁶ (Fig. 68 et 69), dans le mur oriental l'ancrage des poutres parallèles est encore discernable (Fig. 70) et dans le mur occidental, elles étaient accueillies dans un orifice taillé pour elle dans plusieurs des voussoirs de l'arc triomphal¹²⁷ (Fig. 45). Tous ces éléments sont placés à la même hauteur et paraissent donc être contemporains les uns des autres.

Les questions que suscitent ces vestiges sont nombreuses : les corbeaux nord et sud sont-ils contemporains de l'élévation des murs gouttereaux ? S'agit-il des vestiges de la structure accueillant la charpente primitive ou est-ce un aménagement plus tardif que pourraient laisser supposer les trous réalisés dans l'arc triomphal ? Comment se présentait cette charpente ? En forme de coque de bateau renversée¹²⁸ ? Un poinçon installé perpendiculairement sur les pannes nord et sud montait-il jusqu'au sommet des murs romans pour accueillir un toit à deux pentes ? La charpente était-elle apparente ou masquée par un plancher, un lambris quelconque ? Etrangement, je ne discerne aucune trace de solin sur le mur ouest de l'abside, au-dessus de l'arc triomphal. En même temps, l'hypothèse d'une charpente ou d'un plancher placé au sommet des murs du XI^e siècle permettrait de faire en sorte que les traces de peintures encore conservées de façon fragmentaire sur l'arc triomphal (Fig. 45) soient d'époque romane, car obligatoirement sous la charpente. Ou alors, elles sont gothiques¹²⁹ et donc consécutives au relèvement de la charpente au moment de la 1^{ère} surélévation ?

D'autre part, comment se présentait la partie basse de la tour ? Depuis le XIX^e siècle au moins, l'accès à celle-ci se fait de l'extérieur, par un portail qui date de cette époque. Cela signifie-t-il que le

¹²³ Marcel Durliat et Victor Allègre, *Pyrénées romanes*, ouvr. cit., p. 42.

¹²⁴ Bien entendu, ces éléments ne sont ni déterminants, ni même singuliers, puisqu'on les retrouve très souvent dans la peinture romane des XI^e et XII^e siècles. Il s'agit simplement ici de poser quelques jalons en guise d'introduction à des études futures.

¹²⁵ Signalons, pour mémoire, que l'intrados de l'arc d'encadrement sud de cette travée est orné de bustes de saintes placées dans des médaillons. Attention ! Les peintures dateraient ici de la fin du XII^e siècle. Quitterie et Daniel Cazes, *Saint-Sernin de Toulouse, de Saturnin au chef-d'œuvre de l'art roman*, Graulhet, 2008.

¹²⁶ Le corbeau de droite du mur nord était enduit, il en reste quelques traces.

¹²⁷ Il semble bien que ces trous aient été réalisés après la mise en place de l'arc. Avait-on changé d'avis quant à l'emplacement de la hauteur de la charpente ?

¹²⁸ Au-dessus de la fenêtre romane il semble qu'on puisse discerner la trace semi-circulaire de l'ancrage de pièces de bois...

¹²⁹ Les restes de peinture ne sont visibles que sur l'arc roman.

sol a toujours été au même niveau ? Deux hypothèses peuvent être envisagées : soit les piédestaux des colonnes géminées étaient visibles, ce qui me paraît peu probable, soit un remblai et un sol permettaient de les cacher pour ne laisser apparents que les socles dont on a vu que celui situé côté nord était sculpté. Malheureusement, rien ne permet aujourd'hui, me semble-t-il, d'infirmier ou de confirmer véritablement l'une ou l'autre de ces deux hypothèses.

On aura néanmoins remarqué que le sol extérieur est en déclivité vers l'est. On peut donc imaginer que l'appendice oriental joue un double rôle : au plan structurel, il renforce l'abside même si elle n'est pas voûtée, et au plan liturgique, il a sans doute une destination spéciale. De plus, et jusqu'à il y a quelques dizaines d'années, l'accès à la tour depuis l'église se faisait par l'intermédiaire d'une porte, toujours en place mais inutilisée, qui ouvrait sur un petit réduit destiné au prêtre et dont les dimensions devaient correspondre, environ, à la moitié de la profondeur de la « tour¹³⁰ ». En même temps, n'accordons pas trop d'importance à cette porte puisqu'elle ne correspond pas non plus au niveau des socles des colonnes géminées et qu'elle a été percé dans un mur qui, à l'origine n'existait pas. Cela signifie-t-il que le sol de l'église, et donc de l'abside, a été relevé au cours des siècles ou y avait-il simplement quelques marches pour descendre dans la tour depuis l'abside ?

Je pense donc que l'on peut abandonner l'idée d'un sol au XI^e siècle au niveau du sol actuel. En effet, cela aurait obligé à concevoir un escalier descendant de l'abside à la « tour » et rien ne semble accréditer aujourd'hui l'hypothèse d'un tel aménagement. Si tel était le cas, on aurait aménagé une sorte de « crypte » ou de confession, mais cela ne me semble pas crédible. En revanche, on peut penser que l'on devait passer de l'abside à la « tour » sans qu'il y ait une trop nette différence de niveau entre les deux parties. D'ailleurs, l'emplacement et les dimensions de la fenêtre semblent plus en adéquation avec un sol plus haut que l'actuel et cela devait également permettre de mieux en apprécier le décor peint.

Quelle a pu être la destination de cette construction à l'époque romane ? Paul Mesplé pensait à une tour de défense mais je pense que l'on peut abandonner cette hypothèse¹³¹. Jean Cabanot a pensé à une sorte de « crypte », mais là aussi, je pense que le terme et la fonction ne correspondent pas¹³². En revanche, il pensait à « un petit sanctuaire sans doute voué à un culte particulier » et je pense qu'il s'agit justement d'une chapelle dédiée à saint Victor. Comportait-elle des aménagements liturgiques ? C'est en l'espèce impossible à dire. S'il y a eu un autel installé contre le mur oriental, sous la fenêtre, il a dû s'effacer assez rapidement, peut-être au moment du remaniement de la chapelle en tour de défense, ou bien plus tard. On notera aussi la disparition totale d'armoire, de crédence, de piscine liturgique si, bien sûr, elles ont existé. En tout cas, cette chapelle revêtait, à Saramon, une immense importance. Il suffit de rappeler tout ce que nous avons énuméré d'exceptionnel dans l'élévation et la décoration de cet espace somptueux.

La question fondamentale qui se pose est : quelle est l'origine de cette construction si originale par sa situation à l'arrière de l'abside ? La forme rectangulaire de la chapelle rappelle, nous l'avons signalé plus haut, les constructions préromanes, notamment hispaniques. En effet, dans l'architecture wisigothique, mais aussi dans les arts asturien et mozarabe, les chapelles carrées ou rectangulaires, à fond plat, sont largement utilisées et on trouve souvent des espaces en saillie sur le reste de la construction, comme à Santa Comba de Bande, à San Pedro de la Nave, à Santa Cristina de Lena¹³³, Ces exemples sont néanmoins trop éloignés dans le temps et dans l'espace pour présenter un véritable intérêt.

D'autre part, les chapelles à fond plat s'inscrivent dans un contexte roman régional puisqu'à partir de l'An Mil, beaucoup d'édifices religieux, plus ou moins modestes, vont adopter ce schéma. Paul Mesplé a, par exemple, montré le nombre très important d'églises gasconnes se terminant par un

¹³⁰ Cet espace devait correspondre à l'ancienne sacristie, avant que celle-ci ne soit installée en lieu et place de l'absidiole du bras sud du transept.

¹³¹ Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », dans *B.S.A.G.*, 1968, p. 12.

¹³² Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 244.

¹³³ Xavier Barral I Altet, *Haut Moyen-Age, de l'Antiquité tardive à l'An Mil*, ouvr. cit.

chœur à fond plat, facile à construire, à éclairer et à voûter¹³⁴. Mais, l'originalité de Saramon réside dans le fait que ce sanctuaire rectangulaire vient s'ajouter à une abside polygonale, large et profonde, non pas comme une simple crypte invisible de l'extérieur et cachée sous le sanctuaire principal mais comme un espace monumental, signalé à l'extérieur par ses formes nettes et l'élégance de la claustra orientale et matérialisé à l'intérieur par la beauté du traitement du point de passage entre l'abside et la chapelle elle-même. Le décor peint, peut-être réalisé sur l'ensemble de la surface murale, devait participer au caractère exclusif de cet espace dédié au saint martyr, ce dont témoigne encore le revêtement polychrome des éléments sculptés – colonnes, chapiteaux, tailloirs – ainsi que les fragments de peintures situés sur l'intrados de la fenêtre. La chapelle apparaît donc comme un reliquaire majestueux traité de manière indépendante et exclusive et rattaché en même temps au corps de l'église à laquelle il est indubitablement lié.

A nouveau, les rapprochements que l'on essaie d'effectuer avec des monuments contemporains prouvent le caractère exceptionnel de cette construction. En Gascogne, aucun édifice ne présente un tel aménagement liturgique, ni au XI^e siècle, ni au XII^e siècle. Il existe de nombreux édifices se terminant par un sanctuaire en saillie mais il s'agit toujours du seul espace sacré de l'église. A Saramon, c'est comme si on avait séparé les deux rectangles, l'un servant de nef et l'autre de sanctuaire, pour les relier par une abside polygonale jouant le rôle de chœur principal, ce qui permet de mettre en valeur la chapelle en saillie. Seul un tout petit édifice, l'église de la Plagne, à Gazaupouy, pourrait servir de point de comparaison¹³⁵. En effet, elle est constituée de trois sanctuaires, la destination du troisième restant hypothétique : un sanctuaire ? Une confession ? Un clocher disparu ? On pourrait également émettre l'hypothèse que la chapelle rectangulaire accueillerait l'autel majeur, ce qui ferait de l'abside le chœur liturgique de l'abbatiale. Cela pourrait être envisagé, du fait notamment de la contemporanéité de construction de la chapelle et de l'abside, mais il paraît difficile d'étayer cette hypothèse.

Quelques édifices, plus ou moins éloignés de Saramon, méritent d'être mentionnés. Je pense à l'abbatiale Saint-Michel de Cuxa, reconstruite et consacrée en 974 par l'abbé Garin puis agrandie par l'abbé Oliba dans la 1^{ère} moitié du XI^e siècle¹³⁶. Si le chœur du X^e siècle se composait essentiellement d'une chapelle rectangulaire à fond plat, associée à des chapelles orientées des bras de transept, le nouveau chœur d'Oliba, sans que l'ancien ne disparaisse, s'associe à lui par un déambulatoire coudé ouvrant sur un petit chevet tripartite. Mais les ressemblances s'arrêtent là car si la nouvelle partie orientale de l'abbatiale catalane est un espace réservé aux pèlerins, il est difficile d'imaginer qu'il en était de même à Saramon.

La Bourgogne permet également, au XI^e siècle, d'établir des parallèles avec Saramon sans toutefois que les correspondances ne débouchent sur des comparaisons fructueuses. C'est le cas tout d'abord avec l'ancienne abbatiale Saint-Philibert de Tournus, qui date pour sa plus grande part du XI^e siècle¹³⁷. En effet, après l'incendie survenu en 1007-1008, l'abbé Bernier résolut de reconstruire le chevet en optant pour un chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes, l'un des premiers du monde médiéval. L'architecte, anonyme, décida d'utiliser des chapelles rectangulaires au mur oriental

¹³⁴ Paul Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, p. 75-130. Ce plan va continuer à exercer une certaine attraction puisqu'on va le retrouver dans la définition d'une nouvelle architecture à l'époque gothique et notamment dans le monde cistercien ou dans l'art gothique méridional. Christophe Balagna, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, ouvr. cit. ; « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », dans *Les ordres religieux militaires dans le Midi (XII^e-XIV^e siècles)*, 41^e Cahiers de Fanjeaux, Toulouse, 2006, p. 213-238 ; « L'architecture gothique méridionale : art national ou nationalisme artistique ? », dans *Inter-Lignes*, n°8, 2012, p. 13-29.

¹³⁵ Paul Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, pl. III, n° 24, notice 24, p. 103-104.

¹³⁶ Géraldine Mallet, *Eglises romanes oubliées du Roussillon*, Barcelone, 2003.

¹³⁷ Jacques Henriot, « Saint-Philibert de Tournus, Histoire – Critique d'authenticité – Etude archéologique du chevet (1009-1019) », dans *Bulletin monumental*, 1990, p. 229-316 et « Saint-Philibert de Tournus. L'œuvre du second maître : la galilée et la nef », dans *Bulletin monumental*, 1992, p. 101-164.

rectiligne¹³⁸, comme à Saramon. Mais, en dehors d'une ressemblance certaine au plan de la forme générale des chapelles et d'une élévation des murs qui fait la part belle aux blocs mal taillés et aux moellons irréguliers parfois disposés en épis, les ressemblances s'arrêtent là. En effet, les chapelles de Tournus sont voûtées, épaulées par des contreforts d'angle à l'est et surtout, elles se rattachent à un déambulatoire et à une crypte, alors que ce n'est pas vraiment le cas à Saramon.

On peut également citer un autre monument phare de la Bourgogne au XI^e siècle, tout aussi novateur que le chevet de Tournus, mais de manière très différente. Il s'agit de la rotonde de Saint-Bénigne de Dijon, en grande partie transformée à partir de l'époque gothique, puis détruite presque totalement à la Révolution¹³⁹. Cet exceptionnel édifice religieux fut reconstruit au tout début du XI^e siècle par l'abbé Guillaume de Volpiano et il présentait dans sa partie orientale une rotonde à plusieurs étages, consacrée en 1018, terminée par un *augmentum*, ou appendice, haut et étroit, rectangulaire. Toutefois, cet appendice, à plusieurs niveaux, ne rappelle que par sa forme la chapelle de Saramon.

Conclusion :

Au terme de cette étude, deux points cruciaux sont apparus : d'une part, la réévaluation de l'intérêt scientifique d'un monument religieux qui paraissait presque entièrement appartenir au XIX^e siècle et dont les parties les plus anciennes, essentiellement romanes, avaient bien du mal à se matérialiser sous les adjonctions postérieures, et d'autre part, le mystère qui accompagne généralement la découverte de vestiges appartenant au passé engendre le plus souvent excitation et questions !

Quels sont donc les éléments forts qui se dégagent de ce travail ?

Tout d'abord, l'assurance que les parties les plus anciennes de l'église remontent bien au XI^e siècle. En dehors de la nef, peu visible, il s'agit principalement du transept et de ses chapelles, de l'abside et surtout de la tour Saint-Victor qui apparaît comme la partie la plus complexe de l'édifice religieux. A partir de là, quelle date assigner à la reconstruction de l'église ? C'est bien difficile à dire, sachant qu'il semble bien délicat de remonter avant le milieu du XI^e siècle. Peut-on s'appuyer sur des éléments historiques fiables ? Non, car les faits qui pourraient constituer un cadre chronologique incontestable sont peu nombreux. A mon avis, on peut se positionner autour des années 1070 qui voient l'abbé de Sorèze nommer l'abbé de Saramon et surtout le comte d'Astarac Sanche 1^{er} renoncer à ses droits sur l'établissement religieux au profit de l'abbé du monastère tarnais. C'est bien peu pour échafauder une chronologie relative des campagnes de construction de l'église. Si l'environnement chronologique semble à peu près pertinent, on peut alors dégager deux possibilités : soit l'église a commencé d'être reconstruite vers le milieu du siècle à l'époque où elle est encore une possession comtale, soit la reconstruction est la traduction monumentale et politique d'un retour de la communauté gasconne dans le giron de Sorèze.

De toute façon, on ne peut pas envisager une date de construction postérieure à la fin du XI^e siècle : la nef à vaisseau unique, large et inarticulée, le transept sans croisée régulière, les chapelles orientées à double profil, l'abside large, profonde et charpentée comme la nef et le transept, l'utilisation réduite de la pierre de taille au profit d'un petit appareil, le plus souvent constitué de moellons plus ou moins réguliers associés à des assises en arêtes de poisson et accompagnés par des arases de briques, la présence très parcimonieuse du décor sculpté interdisent, à mon avis, une

¹³⁸ Jacques Henriët, « Saint-Philibert de Tournus, Histoire – Critique d'authenticité – Etude archéologique du chevet (1009-1019) », dans *Bulletin monumental*, 1990, p. 268 : « La forme rectangulaire des chapelles rayonnantes dont il n'existe pratiquement pas d'exemple ultérieur apparaît tout aussi archaïque ».

¹³⁹ Carolyn Marino Malone, « Les fouilles de Saint-Bénigne de Dijon (1976-1978) et le problème de l'église de l'An Mil », dans *Bulletin monumental*, 1980, p. 253-291. Carol Heitz, « Architecture et liturgie en France de l'époque carolingienne à l'An Mil », dans *Hortus Artium Medievalium*, 1995, p. 57-73.

datation au-delà des années 1100¹⁴⁰. De plus, l'édifice présente de nombreuses similitudes avec d'autres monuments régionaux de la 2^e moitié du XI^e siècle, comme les anciennes églises monastiques de Larreule, de Maubourguet ou de Peyrusse-Grande, dont la datation générale n'est plus, aujourd'hui, remise en question. Enfin, et c'est un argument de poids, l'église romane de Saramon paraît encore très proche de solutions préromanes, dont les monuments religieux du Haut Moyen Âge dans le Nord de l'Espagne sont des témoins privilégiés. En effet, le choix de la charpente quasi systématique, la forme simple et épurée – un rectangle à fond plat – de la chapelle dédiée à saint Victor, la fenêtre orientale de cette chapelle à dalle ajourée, le choix d'une élévation qui donne une grande importance aux colonnes libres, la façon dont le tailloir des chapiteaux transmet aux murs le poids qu'il reçoit, sont des marqueurs très caractéristiques d'un monde artistique en déclin, ou du moins en pleine métamorphose.

Comment le chantier de reconstruction s'est-il déroulé ? L'abside à pans coupés, épaulée par des contreforts larges et plats, en est sans doute le point de départ. A ce moment-là, on décide de transpercer sur toute la largeur et sur une grande hauteur le pan d'axe du chœur, de manière à ce qu'il puisse ouvrir sur un espace religieux supplémentaire, sans doute à vocation mémorielle. Une fois les angles en pierre de taille de ce pan d'axe établis, on vient installer l'*augmentum* oriental et la liaison avec l'abside s'établit au moyen d'un arc triomphal en pierre de taille prenant appui sur d'exceptionnelles colonnes tournées, hautes et élancées, entièrement détachées du mur et posées sur des socles hauts qui peuvent rappeler l'antiquité et le Haut Moyen Âge. Au-dessus des colonnes sont installés de superbes chapiteaux à l'épannelage et au décor tout à fait caractéristiques de l'élaboration progressive d'un nouveau langage structurel et esthétique au XI^e siècle. Au-dessus, le tailloir à la tranche sculptée de rinceaux de palmettes canalise le poids de l'arc. De l'autre côté, la claustra ajourée est insérée dans le mur et un décor peint, dont il reste à préciser la date d'exécution, agrmente une élévation constituant probablement une chapelle, une confession ?, un trésor ?, dédié à saint Victor. Nous sommes peut-être là vers le milieu du siècle.

Puis, dans la foulée, le chantier progresse vers l'ouest : on construit un transept bas, charpenté, dont les bras donnent sur des chapelles orientées à double profil, parfaitement liaisonnées aux murs qui les accueillent. Les deux bras ont-ils toujours été dissymétriques ou pas ? J'avoue qu'en l'état actuel des choses, je ne peux pas me montrer plus catégorique. A l'entrée de ces chapelles, le décor se transforme : le chapiteau disparaît, l'entrelacs aussi, au profit de palmettes plus grandes, de fruits et d'une figure animale stylisée, témoignages de liens plus dynamiques avec les monuments régionaux qui, dans les dernières décennies du XI^e siècle, font entrer l'architecture et la sculpture monumentale dans de nouvelles voies. A première vue, l'utilisation de matériaux identiques et l'absence de ruptures structurelles dans la progression du chantier laissent penser que la reconstruction des parties orientales de l'abbatiale se fait de manière régulière. La nef, pour ce que l'on peut en juger, termine l'œuvre de manière très dépouillée. Trois pôles semblent ainsi se dégager, d'ouest en est : une nef simple et dépouillée réservée aux fidèles, un transept, ses chapelles orientées et une abside mieux articulés qui constituent le pôle religieux principal de la communauté religieuse et à l'est, le morceau de bravoure dans lequel se concentrent la rigueur architecturale, l'exubérance de la sculpture, la polychromie du décor peint. A la fin du Moyen Age, le contexte historique oblige à surélever l'appendice oriental de manière à protéger l'abbaye du côté oriental. Après 1450, on perce un portail dans la partie nord-est de l'église, au moment où les aménagements liturgiques du passé disparaissent. Petit à petit, et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le monument se transforme et perd progressivement son caractère « roman ».

Quelle est la place que l'on doit désormais attribuer à l'église de Saramon, à l'aune de ces nouvelles découvertes ? Une place considérable, à la fois pour la Gascogne centrale, mais aussi pour

¹⁴⁰ Il suffit de voir ce que proposent certains monuments romans de Gascogne centrale au début du XII^e siècle. Voir notamment C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, t. 26, 2008, p. 59-91 ; « Les parties romanes de l'église Saint-Laurent d'Aignan (Gers) », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXXI, 2011, p. 61-82 ; « Le bas-relief de Saint-Orens d'Auch, le plus ancien relief en pierre de France », dans *Actes de la 2^e journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Lecture (2013)*, Auch, 2014, p. 52-69.

tout le Midi de la France, et même au-delà. En effet, au plan chronologique, l'appartenance au XI^e siècle de l'ancienne abbatale est bien confirmée par l'étude des éléments encore en place, par son plan, son élévation, les spécificités de la tour Saint-Victor. Ensuite, l'édifice apparaît comme un monument majeur du XI^e siècle en Gascogne centrale, riche, on le sait, de communautés monastiques prestigieuses, de prieurés nombreux, d'un contexte politique et économique qui favorise, autour de l'An Mil et tout au long du siècle, la transformation du paysage monumental religieux gascon. C'est aussi un monument presque unique dans ce que l'on conserve de l'art roman du XI^e siècle dans le Midi de la France et ce sont les découvertes faites dans la tour Saint-Victor qui justifient cette allégation : la forme et l'emplacement de l'*augmentum* qui se greffe à l'abside, la présence de colonnes libres annelées, sans doute les seules de ce type encore visibles pour le XI^e siècle dans la moitié méridionale de la France, des chapiteaux à la forme et au décor très peu courant dans la région à cette époque, la découverte, à l'état fragmentaire, d'un décor peint qui enrichit néanmoins le corpus des peintures murales romanes conservées dans le Midi de la France.

C'est ainsi que quelques points forts se dessinent : l'ancienne abbatale de Saramon est sans doute le dernier grand témoin d'une architecture religieuse typique du milieu du XI^e siècle, encore tributaire des traditions constructives antiques et préromanes, et néanmoins annonciatrice des bouleversements qui vont se dessiner dans les grands centres artistiques régionaux dans la deuxième moitié du siècle. Par exemple, ses colonnes et ses chapiteaux libres vont bientôt être remplacés par des demi-colonnes et des chapiteaux engagés dans des piliers et des murs qui vont faciliter la mise en place de la voûte en remplacement de la charpente. Ses chapiteaux à l'épannelage très géométrisé et au décor d'entrelacs vont bientôt adopter la structure du chapiteau corinthien plus à même d'accueillir de grandes compositions végétales et surtout de laisser la place au déploiement de la figure animale et de la figure humaine. Ses exceptionnelles colonnes annelées vont également disparaître, du fait de la généralisation de l'emploi de la demi-colonne et de l'utilisation de plus en plus nette de la colonne en délit qui favorise la dilatation verticale et la légèreté des élévations intérieures.

A la fin de cette étude, quelques questions viennent à l'esprit : quelle a pu être la place de l'abbatale romane de Sorèze dans le plan, les volumes et la décoration sculptée de l'église gersoise ? La présence d'une chapelle en saillie au chevet de l'église était-elle plus courante au XI^e siècle que les monuments actuellement conservés ne le laissent penser ? La disparition de cette chapelle orientale sans doute réservée aux religieux est-elle une étape dans la définition du chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes¹⁴¹ ? Cet *augmentum* rectangulaire, de tradition préromane, doit-il être pris en compte dans le succès qu'il rencontrera au XII^e et XIII^e siècles dans les constructions cisterciennes et dans les premières phases d'édification des monuments des mendiants ?

Au terme de cette étude, l'ancienne abbatale de Saramon, dédiée à saint Pierre, à saint Victor et à sainte Couronne, change donc de statut. De monument composite très transformé au XIX^e siècle elle devient, au travers des découvertes faites à l'intérieur de la tour Saint-Victor, l'un des édifices religieux du milieu du XI^e siècle les plus importants qui soient actuellement conservés en Gascogne centrale et dans le Midi de la France. Gageons que dorénavant, on ne verra plus l'église de Saramon telle qu'elle était présentée dans les publications antérieures...

¹⁴¹ Je renvoie à nouveau à l'exemple extraordinaire que constitue le chœur de Saint-Philibert de Tournus.



Fig. 1 : Saramon, église paroissiale, la façade occidentale.



Fig. 2 : Saramon, église paroissiale, vue intérieure de la nef vers l'ouest.



Fig. 3 : Saramon, église paroissiale, la partie orientale avec la tour Saint-Victor.



Fig. 4 : Saramon, église paroissiale, le portail de la fin du Moyen Âge.

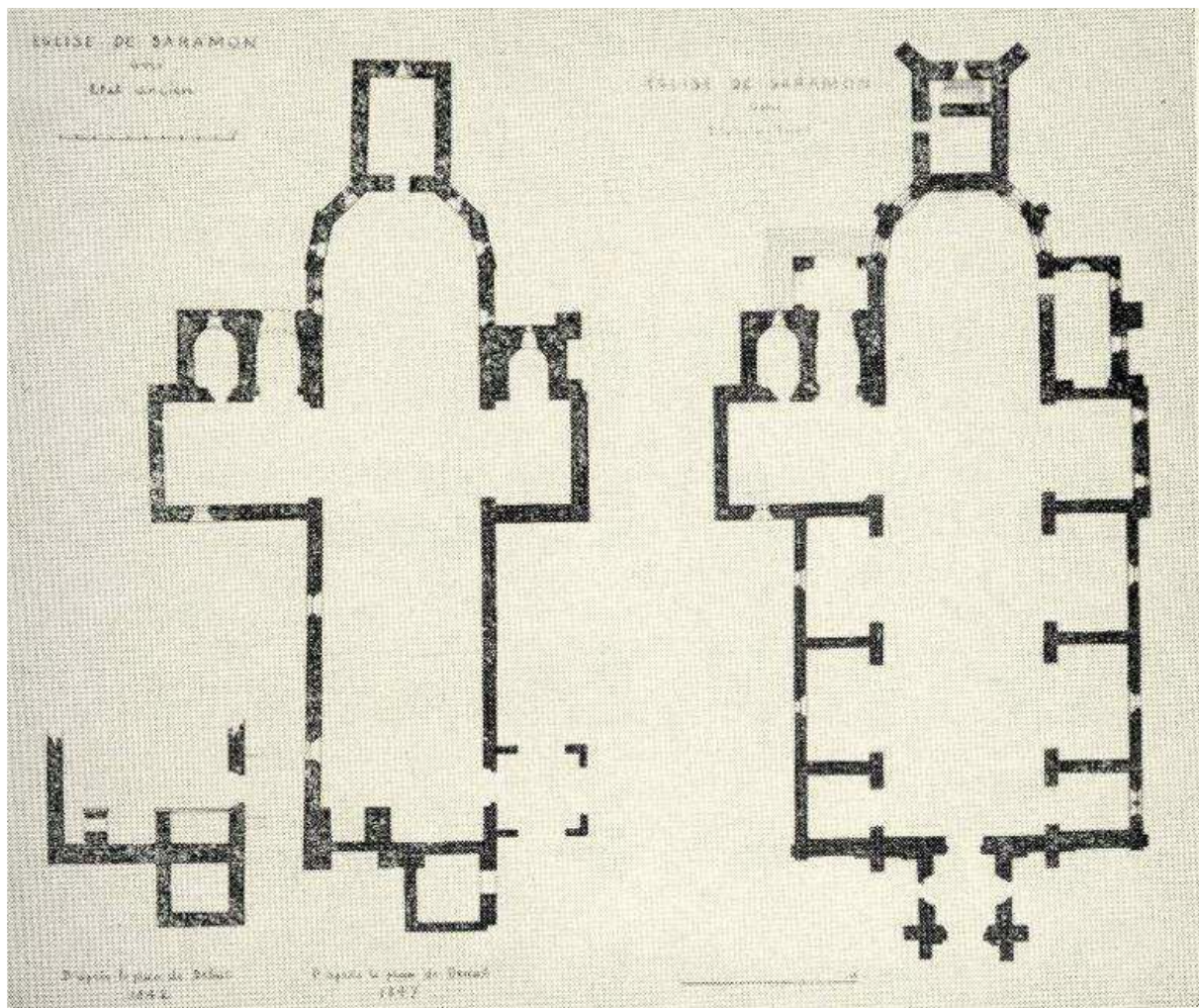


Fig. 5 : Plans de l'église de Saramon avant et après les transformations du XIXe siècle, d'après Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », dans *BSAG*, 1968, p.9.

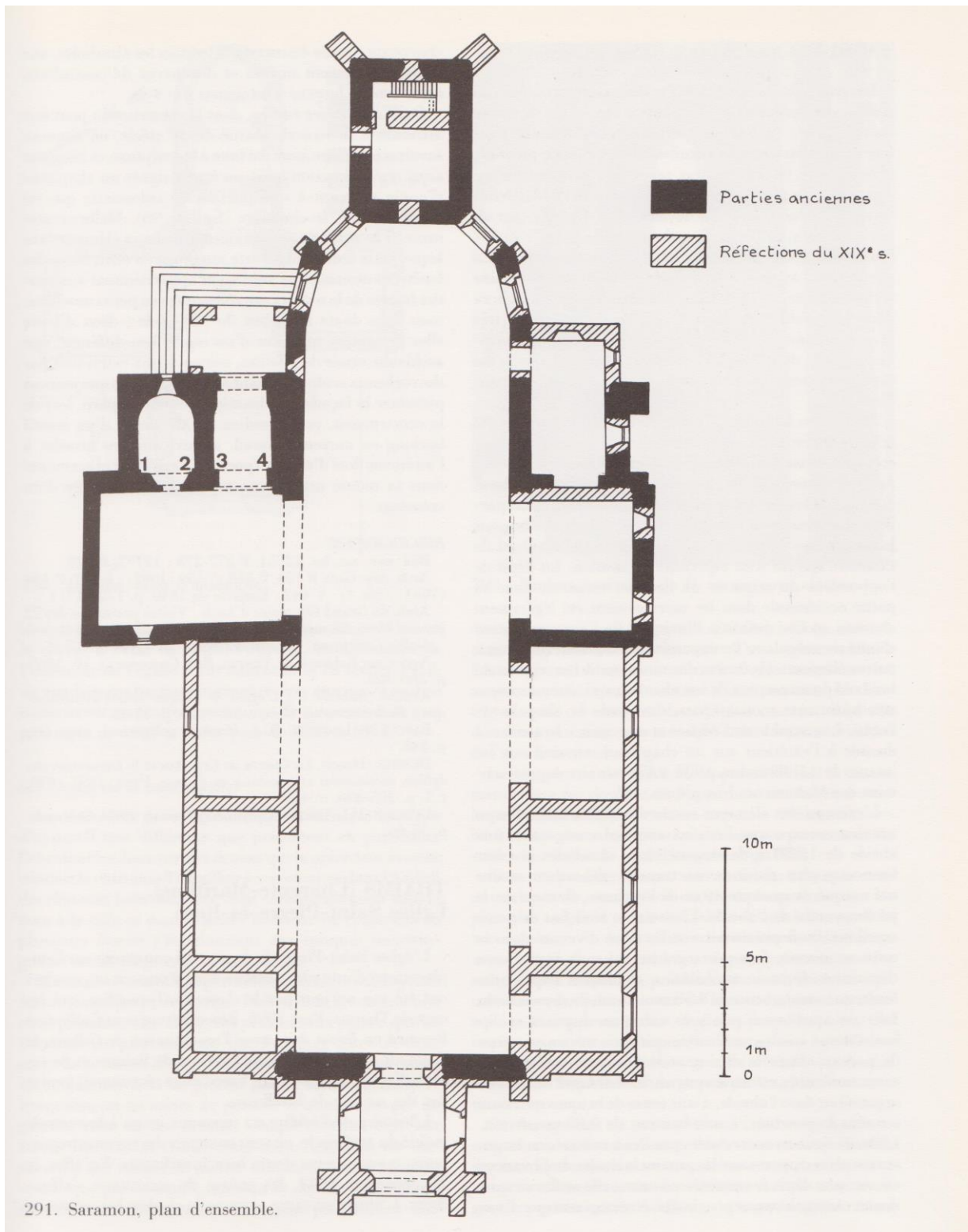


Fig. 6 : Plan de l'église actuelle de Saramon, d'après Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 245.



Fig. 7 : Saramon, église paroissiale, élévation sud.



Fig. 8 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud.



Fig. 9 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud, les vestiges de l'arc triomphal.



Fig. 10 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud, l'imposte de gauche, détail.



Fig. 11 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud, l'imposte de droite, détail.



Fig. 12 : Saramon, église paroissiale, détail du mur nord du bras nord du transept.



Fig. 13 : Saramon, église paroissiale, détail de l'angle oriental du bras sud du transept.



Fig. 14 : Saramon, église paroissiale, le bras nord du transept et la chapelle extérieure.



Fig. 15 : Saramon, église paroissiale, le mur est de la chapelle extérieure, détail.



Fig. 16 : Saramon, église paroissiale, la chapelle extérieure nord, l'imposte de gauche, détail.



Fig. 17 : Saramon, église paroissiale, la chapelle extérieure nord, l'imposte de droite, détail.



Fig. 18 : Saramon, église paroissiale, la chapelle intérieure nord, vue d'ensemble depuis l'intérieur.



Fig. 19 : Saramon, église paroissiale, la chapelle intérieure nord, l'imposte de gauche, détail.



Fig. 20 : Saramon, église paroissiale, la chapelle intérieure nord, l'imposte de droite, détail.



Fig. 21 : Saramon, église paroissiale, l'abside, vue d'ensemble.



Fig. 22 : Saramon, église paroissiale, l'abside depuis l'angle nord-est.



Fig. 23 : Saramon, église paroissiale, détail du mur de l'abside sous le porche est.



Fig. 24 : Saramon, église paroissiale, détail du mur de l'abside, côté nord-est.



Fig. 25 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, depuis l'est.



Fig. 26 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail.



Fig. 27 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail.



Fig. 28 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure de la meurtrière orientale.



Fig. 29 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail de l'élévation extérieure nord.



Fig. 30 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue d'ensemble de l'élévation extérieure nord.



Fig. 31 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, élévation extérieure nord, détail.



Fig. 32 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, élévation extérieure nord, détail.



Fig. 33 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, le revers du mur occidental, en octobre 2014.



Fig. 34 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure du mur nord en juillet 2016.



Fig. 35 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure du mur est en juillet 2016, détail.



Fig. 36 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail de l'élevation nord de l'arc triomphal en octobre 2014.



Fig. 37 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail, en partie basse, de l'élevation sud de l'arc triomphal en octobre 2014.



Fig. 38 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail de l'intérieur de la fenêtre orientale en octobre 2014.



Fig. 39 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, dégagement de la colonne, côté nord, en novembre 2014.



Fig. 40 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, dégagement partiel de la 2^e colonne à l'arrière de la 1^{ère}.



Fig. 41 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure vers l'ouest, en mars 2015.



Fig. 42 : Saramon, église paroissiale, dégagement du chapiteau de gauche de l'arc triomphal, côté abside, en mars 2015.



Fig. 43 : Saramon, église paroissiale, les chapiteaux de gauche de l'arc triomphal, côté abside, en juillet 2016.



Fig. 44 : Saramon, église paroissiale, décor peint de l'intérieur de la fenêtre orientale, en mars 2016.



Fig. 45 : Saramon, église paroissiale, vue intérieure de la tour en direction de l'abside, en juillet 2016.



Fig. 46 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail de l'élevation de l'arc d'entrée, côté sud.



Fig. 47 : Santa Comba de Bande, vue intérieure vers l'est.



Fig. 48 : San Pedro de la Nave, vue intérieure, détail.



Fig. 49 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail de l'élévation de l'arc d'entrée, côté nord.



Fig. 50 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail de l'élévation de l'arc d'entrée, côté sud.



Fig. 51 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, les chapiteaux nord.



Fig. 52 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau nord, situé côté tour.



Fig. 53 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau sud, situé côté tour.



Fig. 54 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau nord, situé côté abside.



Fig. 55 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau sud, situé côté abside.



Fig. 56 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le socle situé sous les colonnes nord.



Fig. 57 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail des colonnes situées côté sud.



Fig. 58 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, les bases des colonnes, côté sud.



Fig. 59 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, l'extrémité supérieure des colonnes, côté sud.



Fig. 60 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail des colonnes situées côté nord.



Fig. 61 : Chinon, ancienne collégiale Saint-Mexme, détail de l'élevation du narthex, côté nord.



Fig. 62 : Saint-Genou, ancienne abbatale, détail de l'élevation de l'abside, côté nord.



Fig. 63 : Saint-Genou, ancienne abbatale, détail de l'arcature aveugle du chœur liturgique, côté nord.



Fig. 64 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la transepte orientale.



Fig. 65 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la fenêtre orientale, depuis l'intérieur de la tour.



Fig. 66 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la fenêtre orientale, détail.



Fig. 67 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la fenêtre orientale, détail.



Fig. 68 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le mur nord, les deux corbeaux sont entourés en noir.



Fig. 69 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le mur sud, les deux corbeaux sont entourés en noir.



Fig. 70 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le mur oriental, les deux orifices sont entourés en noir.

Légende des illustrations

- Fig. 1 : Saramon, église paroissiale, la façade occidentale. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 2 : Saramon, église paroissiale, vue intérieure de la nef vers l'ouest. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 3 : Saramon, église paroissiale, la partie orientale avec la tour Saint-Victor. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 4 : Saramon, église paroissiale, le portail de la fin du Moyen Age. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 5 : Plans de l'église de Saramon avant et après les transformations du XIXe siècle, d'après Paul Mesplé, « L'ancienne église abbatiale de Saramon », dans *BSAG*, 1968, p.9. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 6 : Plan de l'église actuelle de Saramon, d'après Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, ouvr. cit., p. 245. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 7 : Saramon, église paroissiale, élévation sud. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 8 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 9 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud, les vestiges de l'arc triomphal. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 10 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud, l'imposte de gauche, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 11 : Saramon, église paroissiale, la sacristie sud, l'imposte de droite, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 12 : Saramon, église paroissiale, détail du mur nord du bras nord du transept. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 13 : Saramon, église paroissiale, détail de l'angle oriental du bras sud du transept. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 14 : Saramon, église paroissiale, le bras nord du transept et la chapelle extérieure. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 15 : Saramon, église paroissiale, le mur est de la chapelle extérieure, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 16 : Saramon, église paroissiale, la chapelle extérieure nord, l'imposte de gauche, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 17 : Saramon, église paroissiale, la chapelle extérieure nord, l'imposte de droite, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 18 : Saramon, église paroissiale, la chapelle intérieure nord, vue d'ensemble depuis l'intérieur. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 19 : Saramon, église paroissiale, la chapelle intérieure nord, l'imposte de gauche, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 20 : Saramon, église paroissiale, la chapelle intérieure nord, l'imposte de droite, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 21 : Saramon, église paroissiale, l'abside, vue d'ensemble. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 22 : Saramon, église paroissiale, l'abside depuis l'angle nord-est. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 23 : Saramon, église paroissiale, détail du mur de l'abside sous le porche est. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 24 : Saramon, église paroissiale, détail du mur de l'abside, côté nord-est. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 25 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, depuis l'est. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 26 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 27 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 28 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure de la meurtrière orientale. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 29 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail de l'élévation extérieure nord. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 30 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue d'ensemble de l'élévation extérieure nord. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 31 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, élévation extérieure nord, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 32 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, élévation extérieure nord, détail. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 33 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, le revers du mur occidental, en octobre 2014. (Cl. C. Balagna)
- Fig. 34 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure du mur nord en juillet 2016. (Cl. C. Balagna)

Fig. 35 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure du mur est en juillet 2016, détail. (Cl. C. Balagna)

Fig. 36 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail de l'élévation nord de l'arc triomphal en octobre 2014. (Cl. C. Balagna)

Fig. 37 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail, en partie basse, de l'élévation sud de l'arc triomphal en octobre 2014. (Cl. C. Balagna)

Fig. 38 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, détail de l'intérieur de la fenêtre orientale en octobre 2014. (Cl. C. Balagna)

Fig. 39 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, dégagement de la colonne, côté nord, en novembre 2014. (Cl. C. Balagna)

Fig. 40 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, dégagement partiel de la 2^e colonne à l'arrière de la 1^{ère}. (Cl. C. Balagna)

Fig. 41 : Saramon, église paroissiale, la tour Saint-Victor, vue intérieure vers l'ouest, en mars 2015. (Cl. C. Balagna)

Fig. 42 : Saramon, église paroissiale, dégagement du chapiteau de gauche de l'arc triomphal, côté abside, en mars 2015. (Cl. C. Balagna)

Fig. 43 : Saramon, église paroissiale, les chapiteaux de gauche de l'arc triomphal, côté abside, en juillet 2016. (Cl. C. Balagna)

Fig. 44 : Saramon, église paroissiale, décor peint de l'intérieur de la fenêtre orientale, en mars 2016. (Cl. C. Balagna)

Fig. 45 : Saramon, église paroissiale, vue intérieure de la tour en direction de l'abside, en juillet 2016. (Cl. C. Balagna)

Fig. 46 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail de l'élévation de l'arc d'entrée, côté sud. (Cl. C. Balagna)

Fig. 47 : Santa Comba de Bande, vue intérieure vers l'est. (DR).

Fig. 48 : San Pedro de la Nave, vue intérieure vers l'est. (DR).

Fig. 49 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail de l'élévation de l'arc d'entrée, côté nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 50 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail de l'élévation de l'arc d'entrée, côté sud. (Cl. C. Balagna)

Fig. 51 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, les chapiteaux nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 52 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau nord, situé côté tour. (Cl. C. Balagna)

Fig. 53 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau sud, situé côté tour. (Cl. C. Balagna)

Fig. 54 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau nord, situé côté abside. (Cl. C. Balagna)

Fig. 55 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le chapiteau sud, situé côté abside. (Cl. C. Balagna)

Fig. 56 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le socle situé sous les colonnes nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 57 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail des colonnes situées côté sud. (Cl. C. Balagna)

Fig. 58 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, les bases des colonnes, côté sud. (Cl. C. Balagna)

Fig. 59 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, l'extrémité supérieure des colonnes, côté sud. (Cl. C. Balagna)

Fig. 60 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, détail des colonnes situées côté nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 61 : Chinon, ancienne collégiale Saint-Mexme, détail de l'élévation du narthex, côté nord. (Cl. O. Schill).

Fig. 62 : Saint-Genou, ancienne abbatale, détail de l'élévation de l'abside, côté nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 63 : Saint-Genou, ancienne abbatale, détail de l'arcature aveugle du chœur liturgique, côté nord. (Cl. C. Balagna)

Fig. 64 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la transenne orientale. (Cl. C. Balagna)

Fig. 65 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la fenêtre orientale, depuis l'intérieur de la tour. (Cl. C. Balagna)

Fig. 66 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la fenêtre orientale, détail. (Cl. C. Balagna)

Fig. 67 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, la fenêtre orientale, détail. (Cl. C. Balagna)

Fig. 68 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le mur nord, les deux corbeaux sont entourés en noir. (Cl. C. Balagna)

Fig. 69 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le mur sud, les deux corbeaux sont entourés en noir. (Cl. C. Balagna)

Fig. 70 : Saramon, église paroissiale, tour Saint-Victor, le mur oriental, les deux orifices sont entourés en noir. (Cl. C. Balagna)